

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ART

par

Geneviève Lapointe

Geneviève dans le jardin du bien et du mal
VARIATIONS À SAVEUR KITSCH SUR LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

3 mai 2002



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**« Nous cherchons partout l'absolu
et nous ne trouvons que les choses. »**
(Novalis. *Grains de Pollen* in *Petits écrits*.)

Remerciements

Lise et Maurice Lapointe, mes parents,
pour leur support moral et financier inconditionnel

Élisabeth Kaine, ma co-directrice et mère spirituelle,
pour m'avoir entraînée et soutenue dans cette aventure

Gaétane Morin, notre secrétaire de module,
pour sa gentillesse, son dévouement et surtout sa grande patience

Jean-Pierre Séguin, mon co-directeur,
pour son œil de lynx et son grand calme

Simon Bull, mon amoureux,
pour son soutien tranquille dans les heures de grand stress
et sa participation au sprint final

Jean-François Fillion et Marc Dulude, mes amis et techniciens,
pour leur savoir-faire et leur soutien moral

Claude Frenette,
pour son assistance infographique

Sylvain Tremblay, mon ami et imprimeur,
pour l'impression des cartons de l'exposition

Alex Magrini, le maestro de l'aluminium,
pour ses bons conseils et son enthousiasme

Le centre d'artistes Espace Virtuel,
qui a bien voulu présenter mon exposition dans sa programmation
et contribuer à sa mise en espace

Monsieur Gilles Kennedy,
qui a consenti à faire la location d'un appartement pour ce projet particulier

Michaël Lachance et Jean-Pierre Gagnon,
qui ont participé à l'évaluation de mon travail

*Cette exposition et cet essai sont dédiés
à ma grand-mère Marie-Paule Simard
qui m'a transmis la fierté des choses qu'on fait soi-même
parce qu'elles seront toujours mieux que celles qu'on achète.*

Geneviève dans le jardin du bien et du mal

Variations à saveur kitsch sur le thème des sept péchés capitaux

Ce projet de création consistait à créer sept objets inspirés des thèmes des sept péchés capitaux (la gourmandise, l'avarice, la luxure, la paresse, la colère, l'envie et l'orgueil) pour ensuite les mettre en scène à l'intérieur d'une exposition. Pour moi, les sept péchés capitaux sont sept pulsions fondamentalement humaines, sept plaisirs interdits, sept désirs.

Au départ, je souhaitais que mes créations soient des objets stimulus de bonheur, construits à partir de lieux communs de l'expérience humaine afin de les rendre accessibles à un grand nombre de spectateurs/utilisateurs. Je souhaitais créer des objets sensuels et porteurs de sens qui se définissent par-delà leur apparence simple. Je souhaitais communiquer à travers mes objets par le biais d'un langage symbolique puisé dans le champ des expériences actuelles. Ma recherche s'est donc articulée à partir de trois axes : les lieux communs de l'expérience humaine, mes expériences personnelles et les symboles populaires exprimés en termes plastiques par des codes esthétiques kitsch.

Ma méthode de création tient davantage de la conceptualisation que de la manipulation de la matière brute. Ainsi, je qualifierais ma création de *décalcomanie* : j'ornemente des formes de base simples en utilisant des produits de consommation et/ou des matériaux préconditionnés. Comme pour les produits kitsch, j'ajoute de l'ornementation et de l'émotion à des objets fonctionnels; j'y intègre des dualités, je déplace des concepts, je juxtapose ma petite histoire à celle des autres.

Le recours aux codes esthétiques du kitsch et au ludique à l'intérieur de ma création est directement lié à mon désir de « nettoyer » la gourmandise, l'avarice, la luxure, la paresse, la colère, l'envie et l'orgueil de leur aspect culpabilisant, à faire l'éloge de l'indulgence et du bonheur. Quoi de mieux que le langage du bonheur - le kitsch - pour réaliser pareille tâche? De la même manière, sur le plan artistique, je veux « purifier » le design de son aversion pour le kitsch et contribuer à positionner le design comme un art de sensibilité et non de fonctionnalité pure puisqu'on pourrait dire que le kitsch est l'équivalent du péché en design.

Les objets forment autour de moi un environnement signifiant qui me protège et assure une base solide à mon existence. Très consciente de cette relation que j'entretiens avec le monde des objets, elle influence fortement ma pratique artistique. En ce sens, ma recherche porte davantage sur les objets quotidiens que je souhaite rendre signifiants. Pour ce projet, j'ai choisi de présenter mes créations dans un espace résidentiel, ce qui constitue en soi une mise en scène.

Le kitsch est universel puisqu'on le rencontre partout avec une prééminence marquée dans les arts d'intermédiaires, décoration, mobilier, bibelots, etc. On pourrait donc dire que le kitsch est particulièrement présent dans un art du quotidien. Considérant que je souhaite que mes créations s'adressent au public le plus large possible, l'utilisation des codes du kitsch constitue pour moi un choix esthétique stratégique. De plus, comme je désire déculpabiliser la pratique de la gourmandise, de la colère, de l'envie, de la paresse, de l'avarice, de la luxure et de l'orgueil en leur retirant leurs stigmates de vices, le kitsch, art du bonheur, est l'outil idéal.

Table des matières

Remerciements.....	iii
Résumé.....	v
Table des matières.....	vi
Au début il y avait... : introduction.....	1
Le fruit défendu : le péché et son arrière-goût.....	5
Séparer le bon grain de l'ivraie : les objets et le kitsch.....	11
Bienvenue dans mon verger : le septenaire des péchés capitaux.....	17
La colère.....	18
L'orgueil.....	22
L'envie.....	28
L'avarice.....	31
La paresse.....	36
La gourmandise.....	41
La luxure.....	47
À la recherche du paradis terrestre : conclusion.....	54
Bibliographie.....	59
Annexe : photographies de l'exposition.....	63

I

AU DÉBUT, IL Y AVAIT... : INTRODUCTION

Il n'y a pas en l'homme la faculté originelle
de distinguer le bien du mal. (...)
Le mal qu'il faut éviter est donc principalement
ce pourquoi on risque d'être privé d'amour,
le désir qu'il faut assouvir en cachette,
par crainte d'être découvert et puni...
(Bühler. P. 9.)

Cette exposition et l'essai qui l'accompagne sont le fruit d'un long processus de recherche théorique et plastique, mais également d'introspection quant à ma motivation à faire de l'art et à l'orientation de ma démarche artistique. De ce qui était au départ un loisir est émergé un projet de création personnel qui va puiser tout au fond de moi et jusque dans mon enfance.

Mon projet de création consistait à créer sept objets inspirés des thèmes des sept péchés capitaux pour ensuite les mettre en scène à l'intérieur d'une exposition. Je voulais que mes créations soient des objets stimulus de bonheur, construits à partir de lieux communs de l'expérience humaine afin de les rendre accessibles à un grand nombre de spectateurs/utilisateurs. J'espérais créer des objets qui donnent le goût d'être savourés, dans l'action comme dans la contemplation, des objets sensuels, des objets porteurs de sens qui se définissent par-delà leur apparence simple, des objets nourris par la vie. Je souhaitais communiquer à travers mes objets par un langage symbolique puisé dans le champ des expériences actuelles et non dans la théorie. Ma recherche s'est donc articulée à partir de trois pôles : les lieux communs de l'expérience humaine, mes expériences personnelles et les symboles populaires exprimés par des codes esthétiques kitsch.

Le lien entre ma recherche-crédation et mes expériences personnelles a souvent conduit mes travaux en territoire féministe. Bien que je n'aie pas été préoccupée par cette

thématique au départ, ce champ d'étude s'est révélé incontournable pour l'analyse de certains péchés en regard à mon vécu.

Mon intérêt pour les péchés capitaux origine d'une anecdote de mon enfance teintée de kitsch et liée au plaisir interdit, ainsi que de ma préoccupation pour les rapports humains et de mon désir de me différencier en tant qu'individu. Mon éducation en contexte catholique ayant contribué à la formation de ma grille éthique personnelle, les thèmes des péchés capitaux se proposaient comme un cadre idéal à ce projet dans lequel je souhaitais explorer la dualité bien/mal. Comme mon expérience de vie est sexuée, les codes esthétiques que j'emprunte au registre kitsch sont pour la plupart étroitement liés à la féminité. Enfin, mon intérêt pour le courant artistique Pop art et pour la présence d'un certain ludisme en art ont également participé à mes créations.

Ma méthode de création tient davantage de la conceptualisation et du collage que de la manipulation de la matière brute. Ainsi, je qualifierais ma création de « décalcomanie » : j'orname des formes de base simples en utilisant des produits de consommation et/ou des matériaux pré-conditionnés. Comme pour les produits kitsch, j'ajoute de l'ornementation et de l'émotion à des objets fonctionnels. J'y intègre des dualités, je déplace des concepts vers d'autres contextes, je juxtapose ma petite histoire à celle des autres.

Ce recours aux codes esthétiques du kitsch et à un aspect ludique à l'intérieur de ma création est directement lié à mon désir de « nettoyer » la gourmandise, l'avarice, la luxure, la paresse, la colère, l'envie et l'orgueil de leur aspect culpabilisant, à faire l'éloge de l'indulgence et du bonheur. Quoi de mieux que le langage du bonheur, le kitsch, pour

réaliser mon ambition? De la même manière, mais sur le plan esthétique, je veux « purifier » le design de son aversion pour le kitsch et contribuer à positionner le design comme un art de sensibilité et non de fonctionnalité pure puisqu'on pourrait dire que le kitsch est l'équivalent du péché en design.

Dans ce document, vous pourrez donc visiter mon jardin du bien et du mal puisque j'y expose les citations et la réflexion qui ont nourri ma création. L'ouvrage débute avec un chapitre décrivant le concept de péché et l'origine du septenaire des péchés capitaux pour prendre une tangente où je fais un lien avec les notions de désir et de plaisir qui sont selon moi intimement liées au péché. Par la suite, vous pourrez lire un chapitre sur les objets et le kitsch qui situeront les deux préoccupations centrales de ma pratique artistique, soit mon médium et mon langage plastique. J'enchaînerai ensuite avec l'explication de mon traitement du septenaire des péchés capitaux. Dans cette partie de l'ouvrage, vous trouverez des définitions des concepts opératoires puisées dans différents ouvrages de natures variées, des citations qui m'ont inspirée dans ma création, des réflexions personnelles, ainsi que les photographies et les descriptions des œuvres présentées dans l'exposition. Étant préoccupée par les lieux communs de l'expérience humaine, il s'avérait pour moi nécessaire de travailler tant à partir d'écrits savants que populaires, ce qui justifie la variété des sources citées dans cet essai. Enfin, je conclurai avec un résumé de ma recherche et de l'expérience qui l'a accompagnée, ainsi que de quelques pistes de réflexions qui guideront la poursuite de ma démarche artistique.

II

LE FRUIT DÉFENDU : LE PÉCHÉ ET SON ARRIÈRE-GOÛT

*Au fond, les sept péchés capitaux,
 c'est ce qui mène le monde.
 Quand on parle de la colère, de la luxure,
 de l'envie, de l'avarice, de la gourmandise,
 de l'orgueil et de la paresse,
 on parle de passions qui nous habitent tous
 et qui nous animent quotidiennement,
 qu'on soit croyant ou non.
 (Girard)*

Dans ce chapitre, je présenterai le concept de péché tel que considéré par la doctrine catholique à partir d'ouvrages en théologie. Par la suite, je situerai brièvement le septenaire des péchés dits capitaux, dans un contexte théologique toujours, mais également historique et social. Enfin, je dériverai vers les notions de désir, de plaisir et de bonheur qui sont, selon moi, intimement liées au péché, du fait que les interdits dictés par la doctrine des sept péchés capitaux sont directement liés à des désirs universellement humains que nous tendons naturellement à vouloir satisfaire. Le chapitre sera ponctué de remarques personnelles qui me permettront de tracer un lien entre les définitions et mon projet de création.

Le péché est l'équivalent de la faute dans le schème de la Foi religieuse catholique. Bernard D. Marliangeas, dans son ouvrage *Culpabilité, péché, pardon*, définit la faute comme les comportements, attitudes qui sont de l'ordre de l'agir volontaire et sur lesquelles on porte un jugement moral. Il ajoute que l'expérience humaine de la faute se vit sur deux registres : le sentiment de culpabilité et la conscience de la faute.¹

Personnellement, j'ai le sentiment de culpabilité à fleur de peau; je me sens toujours coupable de tout, même de ce qui ne relève pas de moi, à savoir que j'aurais dû m'en

¹ Marliangeas, B.D. *Culpabilité, péché, pardon*. Page 24.

occuper. Je crois que je partage cette exacerbation de la culpabilité avec beaucoup d'autres femmes. Je positionne donc ma création en réaction à la culpabilité, donc en faveur de l'indulgence, pour une « épuration » des fautes dénoncées par les sept péchés capitaux.

Pierre Bühler, dans son ouvrage intitulé *Le problème du mal et la doctrine du péché*, explique que « la réponse de la foi chrétienne au problème du mal consiste en la position de la doctrine du péché. »² Il ajoute que « le péché, c'est refuser que Dieu soit vraiment Dieu et l'homme vraiment homme, se révolter contre Dieu et préférer être Dieu soi-même. »³ Le péché est donc une forme institutionnalisée du mal. L'opposition bien/mal constitue en fait le noyau de la problématique du péché et c'est pourquoi cette dualité est un thème récurrent dans mes créations artistiques et mes préoccupations personnelles. Pour ce projet, j'utiliserai les thèmes des péchés capitaux comme inspirants, comme fils conducteurs à la création. Les sept thèmes proposés par les péchés capitaux du catéchisme catholique opéreront donc comme déclencheurs à la réflexion et à la création.

L'artiste François Girard exposait au Musée d'art contemporain de Montréal à l'automne 1999 une installation multimédia sur le thème de la paresse. Dans le catalogue de l'exposition, il exposait ainsi l'origine du septenaire :

La première classification des sept péchés capitaux nous vient d'Évagre le Pontique (346-399), ermite dans les monastères d'Égypte et auteur du Traité pratique. Jean Cassius (355-432/435) reprend cette énumération en définissant chacun des péchés : gastrimargia (gourmandise), fornicatio (luxure), philagyria (avarice), ira, tristitia, acedia, cenodoxia (vanité). C'est au VI^e siècle que saint Grégoire, dit Grégoire le Grand (540-604), fixe le nombre des péchés capitaux à sept. Chez saint Grégoire, la tristitia et l'acedia se

² Bühler, P. *Le problème du mal et la doctrine du péché*. Page 45.

³ Idem. Page 51.

*confondent et la classification devient : superbia, invidia, ira, tristitia, avaritia, ventris ingluvies, luxuria.*⁴

Pour moi, les sept péchés capitaux sont sept pulsions fondamentalement humaines, sept plaisirs interdits, d'autant plus plaisirs qu'ils sont interdits, sept désirs : la gourmandise est plaisir qualitatif et quantitatif de la bouche et de l'estomac, elle cause le désir de la nourriture; l'avarice est plaisir de la possession matérielle ou du pouvoir virtuel de toute possession, désir de l'accès à tous les possibles; l'orgueil est plaisir de l'amour de soi et cache un désir de valorisation et de supériorité; la luxure est plaisir de l'amour et de l'échange sensuel avec l'autre, désir de volupté; la paresse est plaisir de l'inertie, désir de contemplation, de repos et de rêverie; la colère est plaisir de la violence et désir de puissance, de respect et de parole; l'envie est plaisir de l'ambition, désir à l'état pur, moteur de toute action.

Mais qu'est-ce que le désir? David Rabouin, dans son anthologie sur le désir en dit ceci :

*Le désir est l'opinion d'un bien futur dont nous souhaiterions qu'il fût déjà présent et à notre portée. (...) Il rend inquiet, il est le contraire de la paix et la quiétude. (...) Quand Socrate demande (ailleurs) ce que sont le beau, le juste et le bien, c'est toujours la nature du désirable qu'il interroge. (...) Les désirs ne sont pas des points mais des lignes de fuite, des tensions, des expansions à la croisée desquelles nous nous trouvons.*⁵

« Tous les rapports de force qui déterminent les rapports de production, quels qu'ils soient, à l'intérieur ou à l'extérieur de nous, sont de l'ordre du désir. » Et, comme le remarque

⁴ Girard, F. *La Paresse*. Page 20.

⁵ Rabouin, D. *Le désir*. Pages 9, 11, 16 et 38.

Rabouin, « *la vraie question du désir est celle du bonheur, elle vise profondément une maîtrise idéale de notre existence qui nous conduirait hors de la vallée des larmes, de ce monde-ci où tout n'est qu'illusion, souffrance, pour vivre comme un dieu parmi les hommes.* »⁶

Mais pour parler de bonheur, il faut d'abord parler du plaisir qui le compose. Dans son *Traité des vertus*, le philosophe Vladimir Jankélévitch affirme :

*Le plaisir est une possibilité qui désire s'actualiser. (...) La volupté est un présent d'amour qui tient tout entier dans la minute sans passé ni avenir (...), ainsi, la félicité d'un instant peut valoir celle de l'éternité (...). Les atomes du plaisir en s'agrégeant les uns aux autres composeraient le bonheur (...), et le plaisir est chose si importante, si décisive que sans lui rien ne commence (...)*⁷.

Et, comme le souligne le sexologue Guy Durand : « *le plaisir n'est pas un en soi abstrait, il est indissociable de l'activité originante et fait corps avec elle.* »⁸

De plus, selon Jankélévitch :

*Le plaisir ne veut pas être forcé, il veut (...) des consciences simples et détendues : là où nous l'attendions nous ne trouverons que le morne ennui, - car il est, comme la vitesse de la lumière, un maximum qu'on ne saurait dépasser; mais inversement, quand nous n'y comptons plus, nous le trouvons assis à notre table.*⁹

D'autre part, le sociologue Jean-Claude Kaufmann écrit : « *en théorie, le plaisir ne se commande pas : il vient du plus profond de soi et n'est pas donné à tous; il constitue une sorte d'état de grâce au-dessus de l'organisation de base.* »¹⁰

⁶ Rabouin, D. *Le désir*. Page 39.

⁷ Jankélévitch, V. *Traité des vertus*. Pages 61-92.

⁸ Durand, G. *Éthique de la rencontre sexuelle*. Page 18.

⁹ Jankélévitch, V. *Traité des vertus*. Page 99.

¹⁰ Kaufmann, J.C. *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Page 174.

Enfin, pour conclure sur le thème du plaisir, j'emprunterai les mots de Durand qui réhabilite le plaisir et justifie ainsi ma position par rapport à celui-ci :

Consentir au plaisir est non seulement un signe de bonne santé mentale, mais encore une marque de philosophie correcte. Au fond, consentir au plaisir est consentir à la condition humaine; aimer le plaisir c'est aimer la vie, aimer l'être.¹¹

Bref, le péché est l'équivalent de la faute dans la Foi religieuse catholique, et sa doctrine est sa réponse au problème du mal. Le septenaire des péchés capitaux est quant à lui une grille éthique créée par les religieux pour aider « à voir clair en soi » et à connaître « *les différentes formes du mal et les divers chemins que ce mal peut emprunter pour venir troubler l'homme* ». ¹² À mon sens, les sept péchés capitaux représentent sept interdits liés au plaisir, sept désirs universellement humains qu'il est sain d'éprouver et de satisfaire. En ce sens, mon projet de création sur les sept péchés capitaux cherchera à réhabiliter les sept plaisirs interdits et à « inciter aux péchés ». Je rejouerai donc Ève, la tentatrice dans le jardin du bien et du mal, et proposerai sept variétés de l'appétissante pomme de la connaissance et de la désobéissance. Ce rôle me plaît puisque comme chaque situation contient sa part d'ombre et de lumière, si la doctrine du christianisme a fait peser sur moi l'ombre de mes pulsions, c'est par l'art que je m'y opposerai en faisant jaillir une certaine lumière, révélatrice de mes culpabilités, et peut-être même libératrice.

¹¹ Durand, G. *Éthique de la rencontre sexuelle*. Page 19.

¹² Girard, F. *La Paresse*. Pages 7-8.

III

SÉPARER LE BON GRAIN DE L'IVRAIE : LES OBJETS ET LE KITSCH

*L'homme se mire en toutes choses
et tient pour beau ce qui lui renvoie son image.
(Nietzsche cité par Éva LeGrand)*

Après avoir abordé les concepts qui sous-tendent ce projet de recherche-crédation, je vous propose ici les thèmes qui sont centraux à ma démarche artistique : les objets fonctionnels et le kitsch, auquel j'emprunte certaines stratégies pour ma création. Ainsi, dans ce chapitre, vous pourrez prendre connaissance de la manière dont les objets participent à notre existence à partir d'ouvrages de deux auteurs spécialisés en sociologie des objets : Jean-Claude Kaufmann et Abraham Moles. Ensuite, j'aborderai une description sommaire du phénomène kitsch à partir de deux ouvrages clés sur le sujet : *Le kitsch ou l'art du bonheur* d'Abraham Moles, et *Séductions du kitsch : roman, art et culture* d'Éva LeGrand. Comme pour le chapitre précédent, les définitions et citations seront ponctuées de commentaires personnels en relation avec ma création.

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann, qui s'intéresse principalement aux activités et à l'environnement du quotidien, affirme que les objets sont centraux dans la production de nos existences :

(...) tout autant que les personnes, ils forment le cadre actif et rapproché qui porte notre action. (...) Face à une vie intérieure chaotique (...), l'individu ne parvient en fait qu'à s'unifier et à se stabiliser que grâce à des prothèses, en se déchargeant sur une extériorité qui prend un caractère de contrainte, un univers qui l'encadre.

Les objets jouent un rôle de premier plan. En se distribuant sur ses entours matériels, la personne acquiert constance et stabilité. Le maintien et la constance que l'on pense être le propre de l'individu ne sont rien d'autre que l'effet de son extériorisation et de son arrimage dans les choses familières. Les

objets du quotidien ont une vertu de permanence qui construit le concret et contrôle les errements de l'identité : ils jouent un rôle de garde-fou du soi.¹³

Je ne peux qu'établir un parallèle entre cette idée de l'objet comme « garde-fou du soi » et celle du péché comme balise éthique à notre existence. Cela contribue à justifier mon travail sur l'objet fonctionnel à partir des concepts proposés par les péchés capitaux.

Conformément aux constats de Kaufmann, les objets forment autour de moi un environnement signifiant qui me protège et assure une base solide à mon existence. Très consciente de cette relation que j'entretiens avec le monde des objets, elle influence fortement ma pratique artistique de designer. En ce sens, je cherche à créer des objets signifiants, soit des objets dont la signification est au cœur même de l'intention de création. Ce projet de création sera donc articulé autour du thème de l'objet quotidien signifiant : l'objet que je crée, l'objet que j'aime, l'objet que j'achète, l'objet que je transforme.

Ces propos de Moles justifient la valeur de mon travail de création en design en tant qu'artiste des objets quotidiens :

(...) l'objet est la connaissance du monde. L'artiste dans une large mesure participe à cette acception sensualisante des choses, qui lui servent de prétexte à une action esthétique. (...) s'il y a un objet pour n'importe quel problème, n'importe quelle tension, n'importe quel conflit individuel ou collectif doit pouvoir être résolu par un objet. Les rapports entre les hommes se dissolvent au niveau de rapports entre les objets, résolvant tous leurs conflits de la même façon, donnant lieu à une écologie des hommes et des choses. C'est là que le rôle de l'intellectuel, représenté ici par le designer, l'artiste en service social, devient symbolique.¹⁴

¹³ Kaufmann, J.C. *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Pages 29-32.

¹⁴ Moles, A. *Le kitsch ou l'art du bonheur*. Pages 30-32.

Comme je l'ai énoncé en introduction, ma production artistique emprunte largement à l'esthétique kitsch pour diverses raisons. Il importe donc ici de bien définir le concept. « *Le Kitsch est une ambiance de la vie quotidienne* ». ¹⁵ Le kitsch est universel puisqu'on le rencontre partout avec une prééminence marquée dans les arts intermédiaires, décoration, mobilier, bibelots, etc. ¹⁶

Le Kitsch s'oppose à la simplicité : tout art participe de l'inutilité et vit de la consommation du temps; à ce titre le Kitsch est un art puisqu'il agrmente la vie quotidienne (...). Le Kitsch est donc une fonction sociale surajoutée à la fonction significative d'usage qui ne sert plus de support mais de prétexte. ¹⁷ Le Kitsch, c'est l'acceptation sociale du plaisir par la communion secrète dans un « mauvais goût » reposant et modéré. ¹⁸ Mais, le Kitsch refuse tout excès, dans un sens ou dans l'autre : « doux », ou « aigre », il est à la portée de toutes les bourses, de tous les esprits, de toutes les consciences. ¹⁹

Le Kitsch est défini en fonction de cinq principes : inadéquation par une déviation, un écart permanent par rapport au but nominal, écart à la fonction qu'il est censé remplir; cumulation par encombrement ou frénésie; perception synesthésique en assaillant le plus possible de canaux sensoriels simultanément ou de façon juxtaposée; médiocrité qui réunit les objets et les fonds en un ensemble de perversités esthétiques, fonctionnelles, politiques ou religieuses; et enfin confort permettant une acceptation facile. ²⁰

Considérant que je souhaite que mes créations, des objets quotidiens porteurs de sens, s'adressent à un public le plus large possible, l'utilisation des codes du kitsch

¹⁵ Moles, A. *Le kitsch ou l'art du bonheur*. Page 37.

¹⁶ Idem. Page 224.

¹⁷ Idem. Page 20.

¹⁸ Idem. Page 22.

¹⁹ Idem. Page 232.

²⁰ Moles, A. *Le kitsch ou l'art du bonheur*. Pages 68-72.

constitue pour moi un choix esthétique stratégique. Cela est encore plus vrai dans ce projet où je cherche à faire référence à des lieux communs de l'expérience humaine à travers les concepts universels représentés par les sept péchés capitaux. De plus, comme je désire déculpabiliser la pratique de la gourmandise, de la colère, de l'envie, de la paresse, de l'avarice, de la luxure et de l'orgueil en leur retirant leurs stigmates de vices, le kitsch, art du bonheur, est l'outil idéal.

Il ne faut cependant pas confondre « être kitsch » et « utiliser les codes du kitsch » car dès lors où il y a conscience du kitsch, le kitsch ne l'est plus... Comme l'explique Éva LeGrand :

(...) le kitsch aboutit nécessairement à la réduction de toutes les dimensions polysémiques et polyphoniques intrinsèques à l'art (...) à moins bien sûr que le kitsch - dans ses manifestations quotidiennes comme artistiques - ne se voit détourné par des stratégies impures - polyphoniques, ironiques et ludiques... (...) La lecture du kitsch dans une oeuvre d'art (à savoir la distinction entre son premier ou son second degré), dépend non seulement du contexte de sa réception, mais aussi de la tension structurelle interne de l'oeuvre, autrement dit de la présence ou de l'absence de jeux ironiques, voire parodiques, que l'oeuvre fait subir aux divers éléments du kitsch qu'elle intègre.²¹

C'est définitivement à ce niveau que se situe mon travail.

Pour terminer, rappelons que les objets jouent un rôle central dans notre existence de par leur stabilité sédimentaire où s'accumule tout le sens inhérent à la vie des individus. Ce sens s'inscrit souvent dans l'objet à l'insu de sa fonctionnalité et d'une manière incongrue, ce qui nous amène sur le terrain du kitsch. Le kitsch est un phénomène esthétique et un mode de relation à l'objet; il est universel en ce qu'il a trait à la valeur de communication

²¹ LeGrand, É. *Séductions du kitsch : roman, art et culture*. Pages 19-21.

de l'objet. Étant particulièrement sensible à la propriété signifiante des objets du quotidien, j'ai choisi de concentrer mes activités de recherche-crédation en design autour de celle-ci en utilisant les codes du kitsch pour permettre à un plus grand nombre de spectateurs/utilisateurs de saisir le message que je tente de véhiculer à travers mes objets, de même que pour « mettre du bonheur » dans la vie de tous les jours en faisant l'éloge de l'indulgence.

IV

BIENVENUE DANS MON VERGER : LE SEPTENAIRE DES PÉCHÉS CAPITAUX

Dans ce chapitre, je décrirai un à un les péchés capitaux à l'aide de diverses citations choisies dans des ouvrages scientifiques, littéraires et populaires bien identifiés. Je proposerai ensuite ma propre perception des thèmes pour conclure par la description des œuvres qu'ils m'ont inspirée. Chaque œuvre, donc chaque péché, fera l'objet d'une section.

La colère

*J'avais colère à mon ami,
Je la lui dis, je ne l'eus plus;
J'avais colère à l'ennemi,
Ne le dis point, colère crût.*
(extrait du poème *L'arbre au poison*
de William Blake in Lapaque. Colère. P. 83.)

Dans le *Catéchisme populaire*, on peut lire :

*L'homme colère est celui qui s'irrite de ce qui lui déplaît, avec le désir de s'en venger. L'homme colère porte constamment avec lui sa fureur. (...) Les hommes colère attribuent ordinairement aux autres la cause de leur irritation; mais l'expérience démontre qu'ils se fâchent aussi lorsqu'ils sont seuls (...). La colère ébranle le corps tout entier; (...) L'homme en courroux perd l'usage de la raison. (...) L'homme irrité trouve tous les affronts plus grands qu'ils ne le sont : la colère est comme une brume qui grossit les objets. (...) De la colère provient ordinairement la haine.*²²

Sénèque parle de la colère comme d'une passion :

(...) celle-ci est toute agitation, elle est toute à l'impétuosité de son ressentiment, ivre de guerre, de sang, de supplices, transportée de fureurs surhumaines, sans souci d'elle-même, pourvu qu'elle nuise à d'autres, s'élançant au milieu des glaives, et avide de vengeance, qui, à leur suite, entraînent un vengeur. Aussi, quelques sages ont-ils défini la colère comme une courte folie. Car non moins impuissante à se maîtriser, elle oublie toute

²² Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Pages 391-393.

*bienséance, méconnaît toute affection; elle est opiniâtre et acharnée à ce qu'elle poursuit, sourde aux conseils de la raison, s'emportant contre des fantômes, inhabile à reconnaître le juste et le vrai, semblable en tout à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent.*²³

Bellenger identifie la colère comme l'une des deux émotions types :

*Lorsque naît la colère, c'est toujours en présence d'un obstacle à nos tendances, être, objet ou situation vis-à-vis desquels l'être ému ne se sent pas immédiatement vulnérable; et qu'en dehors de troubles physiologiques divers, la colère se manifeste le plus souvent par des coups, des actes de violence ou, en tous cas un besoin de frapper, de détruire, qui la rattachent à l'instinct d'agression.*²⁴

Les situations d'où naît la colère peuvent être extrêmement variées. Les conduites instinctives sont aussi variées que les situations auxquelles elles doivent être adaptées. À ces conduites infiniment variées, la colère substituera des comportements inopportuns, mais identiques en ce qu'ils se rattachent tous à l'idée d'agression/violence.²⁵

Mais, contrairement à la doctrine catholique du péché, Sénèque voit dans la colère une source d'énergie qu'il décrit en ces termes :

*Elle exalte, elle excite le cœur; et, dans la guerre, le courage ne fait rien de grand sans elle, s'il ne lui emprunte de ses feux, s'il n'est entraîné par ce mobile qui lance l'audace à travers les périls. Aussi, quelques-uns pensent qu'il est bon de modérer la colère, mais non de l'étouffer; de retrancher ce qu'elle a de trop, pour la renfermer dans les limites où elle devienne salutaire, d'en retenir surtout l'énergie, sans laquelle toute action serait languissante, toute force d'âme s'éteindrait.*²⁶

²³ Sénèque in Lapaque, S. *Colère*. Page 61.

²⁴ Bellenger, A.J. *Court traité de la colère et de la peur*. Pages 41-42.

²⁵ Idem. Pages 42-43.

²⁶ Sénèque in Lapaque, S. *Colère*. Page 67.

En ce qui me concerne, la colère est un sentiment difficile à vivre et difficile à exprimer. Elle est pour moi une menace : menace de perdre le contrôle, menace d'engendrer des conséquences encore plus graves que l'outrage subi, menace d'être rejetée. Pourtant, même refoulée, elle ne disparaît pas pour autant; à défaut d'être violence contre autrui, elle se dissout plutôt en moi pour devenir violence contre moi-même.

Je remarque que cette difficulté à exprimer la colère, à laisser libre cours à sa violence, est un phénomène plutôt répandu chez les femmes de mon entourage. En effet, les femmes plus que les hommes, ont tendance à refouler leur colère ou à voir leur violence transformée en larmes lorsqu'elles n'en peuvent plus de « ravalier ».

Pourtant, en psychologie, il est entendu que la colère exprime souvent un message de la plus haute importance, alors il me faut trouver un moyen, par objet interposé pour exprimer cette colère, pour lui permettre d'exister à l'extérieur de moi-même sans qu'elle soit aussi menaçante. La colère est pour moi un mécanisme essentiel de protection contre les agressions, un mode de protestation contre les outrages, une revendication de mes droits et besoins et parfois même de mes désirs. Il importe donc pour moi d'adopter ma colère et de domestiquer la violence qui l'accompagne.

La colère bout en moi, avec plus ou moins d'intensité. Je la sens là, prête à exploser au moindre geste, au moindre mot... Parfois j'ai envie de botter, de taper du pied, d'avancer comme un tank dans une ruelle. Parfois j'ai envie de crier, de frapper, de détruire. Mais jamais je n'ai envie de pleurer. Pourtant, c'est plus souvent ce qui se passe

lorsque ma colère déborde de la marmite. Le résultat est un potentiel de colère augmenté, une fois le débordement passé.

Je voudrais cracher du feu, tirer du fusil, poignarder du regard, gronder comme un roulement de tonnerre, terrasser les autres de terreur! Il me semble qu'un peu de pouvoir pour prendre ma place me ferait le plus grand bien.

En réaction à ce péché, j'ai choisi de créer un objet qu'on porte avec soi, sur soi, comme la colère. Les vêtements que je porte sont pour moi une forme d'expression, et j'aimerais pouvoir compter sur un vêtement qui exprime ma colère.

La colère est noire, bruyante et difficile à contrôler. Le seul élément vestimentaire que je connaisse qui soit bruyant est la chaussure avec son talon qui claque ou sa semelle de caoutchouc qui « couine » contre les surfaces dures. Le vêtement de la colère sera donc une paire de chaussures. S'il y a dans ma penderie une petite robe rouge pour la séduction et un tailleur noir à la coupe impeccablement stricte pour les affaires, il y aura désormais des bottes pour exprimer ma colère.

Au niveau ornemental, j'emprunte à deux phénomènes sociaux qui font l'éloge de la violence : le costume lié aux pratiques fétichistes sadomasochistes (association des pulsions agressives dirigées contre autrui et contre soi-même) et le mouvement punk (mouvement social anarchiste anglais). Ainsi, je propose des bottes de vinyle noir à talons très hauts et semelles compensées, ornementées de graffitis et de clous. Les semelles des bottes seront recouvertes de métal pour créer une sonorité inhabituelle et rendre les bottes difficiles à contrôler en empêchant une bonne adhérence au sol. (Voir photographie à la page 64)

L'expérience de la femme qui porte les bottes de la colère est déformante, bruyante et difficile, voire frustrante, comme l'expression de la colère; elle implique une modification de la condition normale du corps par un vêtement qui influence l'esthétique, les proportions et la mobilité.

Dans le cadre de l'exposition, les bottes seront présentées au sol, dans une penderie. L'analogie avec la colère est également présente au niveau scénographique puisque comme ma colère, les bottes sont rangées à l'écart, prêtes à être « portées » au besoin.

On peut donc conclure en disant que la colère est une émotion qui naît en présence d'un obstacle à nos tendances et qui se manifeste par des comportements reliés à l'instinct d'agression. Étant donné que la colère est une émotion que j'ai peine à vivre, l'œuvre que je propose est une paire de bottes qui exprime la colère en permettant une démonstration visuelle, corporelle et sonore de l'intention d'agression et de violence qui l'accompagne.

L'orgueil

*L'orgueil est une enflure,
qui n'a qu'une grosseur apparente;
il ressemble (...) au paon qui déploie sa queue
et montre une quantité d'yeux qui n'en sont pas.
(Spirago. P. 382.)*

Pour faire suite à la colère, j'ai choisi de traiter de l'orgueil puisque c'est aussi un péché qui se rattache à une émotion qui fait défaut chez-moi : l'estime de soi. En effet, l'orgueil, le vrai, est une estime de soi supérieure à la moyenne, pour ne pas

dire exagérée... Que ceux qui la dénoncent haut et fort se regardent le nombril pour constater qu'ils en sont réellement suffisamment carencés pour envier ceux qu'ils jugent orgueilleux. Parce que les orgueilleux sont souvent scintillants d'assurance.

Comme le dénonce le *Catéchisme populaire* :

*l'orgueilleux se fait remarquer de ses semblables par ses discours et ses vêtements; il recherche les honneurs, les dignités et les biens de la terre, (...). On est orgueilleux quand on exagère sa propre valeur ou la valeur de ses biens terrestres, et qu'on manifeste extérieurement ce sentiment d'exagération. (...) Bien des gens s'exagèrent de la valeur de leur corps, d'autres de la valeur de leur argent, de leur science, de leur origine, de leur prétendue vertu, etc. Celui qui veut dépasser les sommets est un orgueilleux.*²⁷

*L'orgueil n'a ni temps, ni lieu, ni parti, ni religion. (...) C'est un péché universel dont on accable volontiers les autres (...) Un péché qui partout se traduit par l'amour désordonné de sa propre excellence. (...) Prince des péchés, l'orgueil est trompeur et beau. Paré de couleurs avantageuses, il passe pour une vertu. On oublie qu'il est infirmité, ignorance et malice pour le croire force, magnificence et audace.*²⁸

L'humilité est la vertu contraire à l'orgueil. Comme on l'a vu précédemment, tout acte de recherche ou d'étalage de supériorité en quelque domaine est synonyme d'orgueil. La nature humaine toujours en quête de gloire et de pouvoir, de même que le système dans lequel nous évoluons actuellement qui ne valorise que l'excellence et la célébrité, nous propulsent à contre-courant de toute forme d'humilité ou de modestie. En fait, la modestie constitue davantage un handicap qu'une vertu de nos jours...

²⁷ Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Page 382.

²⁸ Lapaque, S. *Orgueil*. Pages 6-7.

Pour ma part, l'orgueil est synonyme d'estime de soi lorsqu'il est bien dosé. En cette époque où le modèle féminin qui nous est imposé par la société et les médias est celui de l'impossible *Superwoman*, il est extrêmement difficile d'éprouver de l'estime de soi.

Voici une description fort éloquente quant à l'exigence surhumaine du modèle imposée à la femme parue dans le magazine *Paris-Match* dans un article intitulé « *Le retour des pulpeuses* » publié dans l'édition du 1^{er} avril 1988 :

...(ces femmes) ont réussi à faire la synthèse de tous les grands mythes féminins du XX^e siècle. Elles sont tout à la fois. La savoureuse cocotte 1900. La femme fatale hollywoodienne, experte à faire damner les hommes, d'un genou subitement découvert, d'un simple bras dénudé de son gant. La femme émancipée des années soixante-dix, volontaire, active et indépendante. La femme sportive des années quatre-vingt. Toutes ces images se confondent en elles, débarrassées de leur excès, notamment ceux de la dernière décennie, avec son féminisme enragé ou son côté Marie-couche-toi-là.²⁹

En toute conscience rationnelle, je sais que le modèle est impossible à atteindre, mais le modèle reste quand même comme élément de comparaison. À mon grand désarroi, j'ai bien intégré le modèle, qui se juxtapose à celui de ma mère, et je fais tout pour être une « vraie » femme : je me maquille et me coiffe, je suis la mode et ses diktats rigoureux, je transforme mon corps à l'image des modèles, je cimente un couple, j'aspire à fonder une famille, je performe au niveau professionnel, j'entretiens un foyer chaleureux, je cuisine et je souris d'un faux sourire épanoui malgré mon épuisement... Je suis presque *Superwoman*, la femme à tout faire à la constante poursuite de l'excellence, consciente avec une douloureuse acuité de tout ce qui manque (ou de tout ce qui est en trop) pour correspondre au modèle.

²⁹ Frain, I. *Le retour des pulpeuses* in *Paris-Match*.

Il est difficile de s'accepter tel que l'on est; encore plus de s'aimer. Comme l'explique Jeannière dans son *Anthropologie sexuelle*, « l'acceptation de moi-même est l'acceptation d'un moi-pour-les-autres. (...) Mais centre autonome et moi-pour-les-autres ne font qu'un. Source intérieure, prise de conscience, projet dynamique et apparence extérieure échangent totalement leur rôle. »³⁰ Je suis ce que je parais aux yeux du monde, je parais ce que j'aspire à être : relation exigüe entre le contenant (l'emballage) et le contenu. Si je ne peux pas être Superwoman, je peux tout au moins tenter d'en avoir l'air. Mais encore, le costume est difficile à enfiler! En cherchant à correspondre au modèle féminin proposé par les médias, j'entre dans une lutte injuste de laquelle je ne pourrai jamais sortir vainqueur, une lutte qui ne m'offre que peu de chance de développer une quelconque estime de moi.

En effet, comme l'explique Danielle Bourque dans son ouvrage *À 10 kilos du bonheur*³¹, la « norme » physique proposée comme modèle féminin, qui est soutenue à grand renfort par le monde médical (au nom de la santé) et les médias (avec l'aide de l'infographie et d'équipes de maquilleurs, coiffeurs, éclairagistes et photographes professionnels), est déterminée par de vieilles données statistiques utilisées par les compagnies d'assurance et une pratique de fabrication d'images où la femme sert de support pour mettre en valeur des vêtements. L'incorporation de cette « norme » par les femmes ne fait que nous inciter à nous engager dans de dangereux procédés de modification de notre corps, luttant ainsi contre la nature pour correspondre à un modèle de minceur et de jeunesse synonyme de

³⁰ Jeannière, A. *Anthropologie sexuelle*. Page 111.

³¹ Bourque, D. *À 10 kilos du bonheur*. 232 pages.

discipline personnelle, de réussite et d'amour. Exit l'estime de soi pour quiconque affiche la moindre petite rondeur, des plis dans la peau ou une poitrine inexistante! Difficile de vendre à sa pleine valeur un article dont l'emballage est endommagé...

Je rêve d'être la *Belle au Bois Dormant* que les autres femmes envient et que les princes charmants viennent éveiller d'un baiser. J'ai le fantasme de ressembler à ces poupées de magazines, si jolies, si élégantes, si minces, si parfaites. « *Miroir, ô miroir, dis-moi que je suis la plus belle!* » Comme l'explique Danielle Bourque, psychologue, dans son ouvrage *À dix kilos du bonheur*, la compétition de l'apparence vécue par les femmes rend très cruel leur regard sur le corps féminin. Beaucoup plus que celui de la majorité des hommes, leur regard est éduqué à l'esthétique. « *Ce regard critique expert que les femmes posent sur les autres femmes, mais surtout sur elles-mêmes est acquis à même l'apprentissage de l'être-au-monde féminin à travers les médias, mais aussi, depuis quelques années, à travers des mères elles-aussi obsédées par leur image corporelle.* »³²

Le modèle esthétique qui m'est proposé étant impossible à atteindre puisque faux, alors pourquoi ne pas déformer ma réalité afin de pouvoir lutter plus justement pour une estime de moi-même? Contre les imperfections de la peau et le vieillissement, je dispose déjà du maquillage, des crèmes miracle et de la coloration capillaire; reste le problème du poids. À l'infographie qui gomme les bosses jugées disgracieuses et étire les silhouettes, j'opposerai un miroir amincissant. (Voir photographie à la page 65) Si à chaque fois que je me scrute dans la glace de ma salle de bain je découvre une silhouette plus svelte, j'aurai

³² Bourque, D. *À dix kilos du bonheur*. Page 196.

tout au moins l'impression de voir *Superwoman*. Pour ce qui est des activités de *Superwoman*, ça c'est une autre histoire...

Avec cette œuvre, j'espère contribuer à regagner une certaine estime de moi-même puisque je deviendrai esthétiquement plus conforme au modèle. J'aimerais me trouver assez belle pour être fière de ce que je suis. Peut-être ainsi me sentirais-je digne de respect, d'amour, d'envie? Peut-être ne percevrais-je plus mon corps comme un obstacle à la réalisation de mes désirs? Peut-être pourrais-je me libérer de mon obsession d'un corps parfait pour enfin utiliser mon énergie à créer et non à m'auto-détruire.

Je qualifierais mon œuvre de miroir valorisant plutôt que de miroir amincissant, puisque je veux qu'il me permette d'éprouver de la fierté, de l'orgueil, et non du dégoût pour mon corps, même si ce n'est que pour un instant. Je veux que ce miroir permette une rencontre avec mon image qui me donne un sourire aux lèvres et la tête haute parce que la vraie beauté, c'est ça!

Le miroir sera orné de plumes de paon, qui imitent autant d'yeux d'hommes posés sur moi (ou quiconque s'y mire) afin que je me sente la plus belle, la plus désirable qui soit, afin que je me rappelle que mon potentiel de beauté et mon véritable pouvoir de séduction viennent de l'orgueil et non seulement d'un corps mince et parfait.

Je résumerais en rappelant qu'à mon sens, si l'orgueil excessif est un vilain défaut, l'orgueil bien dosé est un puissant outil de séduction et de satisfaction. L'œuvre que je propose pour ce péché en est donc une où je veux créer l'orgueil, un orgueil lié à l'apparence physique puisqu'en tant que femme soumise à l'influence des médias de masse

et de la commercialisation à grande échelle, mon corps est souvent source de dévalorisation et de frustration.

L'envie

On pourrait dire que l'envieux est insatiable, toujours insatisfait, car l'envie, profondément enracinée en lui, trouve aisément un objet sur lequel converger.
(Klein. P. 19.)

L'envie est un péché plus complexe à expliquer dans la mesure où il relève beaucoup plus de la manière de penser que d'un acte ou d'une attitude envers un objet défini. L'envie peut prendre différentes formes dont les plus communes sont la convoitise et la jalousie. L'envie est un désir qui, dans sa forme considérée comme un péché, implique un désir de destruction. Voici quelques définitions plutôt simples empruntées à Furetière pour définir l'envie et ses variantes :

*Convoitise : Concupiscence, désir de posséder le bien ou la femme d'autrui. La convoitise est la source de tous les péchés. La convoitise de régner est la plus forte des passions.*³³

*Envie : Chagrin qu'on a de voir les bonnes qualités ou la prospérité de quelqu'un. Envie, signifie aussi la passion, le désir qu'on a d'avoir ou de faire quelque chose. On dit aussi qu'il vaut mieux faire envie que pitié.*³⁴

*Jalousie : Passion de l'âme qui naît de l'envie qu'on a de la gloire du bonheur d'autrui, ou de l'amour-propre, qui nous fait craindre de perdre ce que nous possédons, ou ce que nous désirons de posséder. Il se dit surtout de l'amitié, et encore plus de l'amour.*³⁵

³³ Furetière. *Les péchés capitaux*. Page 41.

³⁴ Idem. Page 42.

³⁵ Idem. Page 43.

D'un point de vue plus philosophique, Descartes définit l'envie comme une passion :

Ce qu'on nomme communément envie est un vice qui consiste en une perversité de nature qui fait que certaines gens se fâchent du bien qu'ils voient arriver aux autres hommes; mais je me sers ici de ce mot pour signifier une passion qui n'est pas toujours vicieuse. L'envie donc, en tant qu'elle est une passion, est une espèce de tristesse mêlée de haine qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on pense en être indignes : ce qu'on ne peut penser avec raison que des biens de fortune; car pour ceux de l'âme ou même du corps, en tant qu'on les a de naissance, c'est assez en être digne que de les avoir reçus de Dieu avant qu'on fut capable de commettre aucun mal.³⁶

Enfin, à Mélanie Klein, chercheuse en psychologie analytique ayant beaucoup exploré le phénomène de l'envie, j'emprunte les bribes de définition suivantes :

L'envie est le sentiment de colère qu'éprouve un sujet quand il craint qu'un autre ne possède quelque chose de désirable et n'en jouisse; l'impulsion envieuse tend à s'emparer de cet objet ou à l'endommager. (...) aspect destructif de l'identification projective qui se manifeste dès le commencement de la vie. (...); l'envie est la souffrance de voir quelqu'un d'autre posséder ce qu'on désire pour soi-même. (...) Le plaisir d'autrui tourmente l'envieux qui ne se complaît que dans la détresse des autres. Ainsi, tout effort pour satisfaire un être envieux demeure stérile.³⁷

Je n'ai pas de définition personnelle de l'envie. Le concept demeure pour moi universel et intimement lié au désir. Désirer ce que possède autrui est selon moi un sentiment sain dans la mesure où il n'est pas excessif puisqu'il origine d'une quête existentielle d'une vie meilleure. L'envie est à mon sens en amont de l'ambition et de l'énergie créative qui permet le changement.

Dans le même ordre d'idée, je lisais dans l'édition australienne du magazine *Cosmopolitan* publiée en mars 2001 l'extrait suivant :

³⁶ Descartes, R. in Lapaque, S. *Envie*. Page 29.

³⁷ Klein, M. *Envie et gratitude et autres essais*. Pages 18-19.

*On vous a certainement dit que le monstre aux yeux verts est une bête qu'il vaut mieux garder en cage. Mais si vous voulez mettre le doigt sur votre passion, vous devez le libérer parce que la jalousie peut vous aider à trouver ce dont vous avez vraiment envie. L'envie est une émotion profonde. C'est un instinct primal. Ça ne vous dit pas comment vous êtes supposé vous sentir, - ça vous laisse seulement savoir qu'est-ce que vous ressentez vraiment.*³⁸

Il y a de l'envie partout : en moi et autour de moi, parce que je désire tout et son contraire. Mon envie s'étend à perte de vue comme une vaste plaine puisqu'il y aura toujours un ailleurs, un autrement, une autre chose qui ne seront pas le mien. L'envie est toujours là qui me travaille à l'intérieur et qui joue avec ma raison.

Un célèbre adage me vient à l'esprit quand il est question d'envie : l'herbe est toujours plus verte dans le pré du voisin. C'est sur cette simple affirmation que repose ma création pour l'envie qui prend la forme d'une installation : deux sièges disposés de biais devant une photographie laminée fixée au mur. Les sièges sont de simples cubes imparfaits et inconfortables sur lesquels sont marouflés à la manière « *Mod Podge* »³⁹ des reprographies couleurs à motif d'herbe. Les deux bancs sont surmontés d'un coussinage recouvert de velours coloré. La photographie au mur représente un coin d'herbe où poussent quelques fleurs. L'installation occupe le salon d'un appartement. Le plancher de la pièce est recouvert de tapis en fibre synthétique imitant un sol où pousse le gazon. (Voir photographie à la page 66)

Dans cette installation, l'envie prend la forme du rêve du possible (lié au rapport à la représentation plutôt qu'à la réalité), de l'universalité dans la présence tout autour de

³⁸ *Cosmopolitan*, March 2001. Page 123. (Traduction libre de l'auteur)

³⁹ Technique artisanale de report graphique grâce à une émulsion à l'acrylique.

nous de ce que nous savons exister sans y avoir véritablement accès, et de la jalousie liée à la comparaison entre les trois surfaces similaires mais non identiques. Cela nous ramène aux différents niveaux de disposition à l'envie, donc au bonheur, éprouvés par différentes personnes.

L'installation que je propose est, tout comme le concept de l'envie, plus large et moins littéralement définie. J'emprunte au *Pop art*⁴⁰ et au groupe *Memphis*⁴¹ l'esthétique et les matériaux de cette œuvre pour traduire une réalité psychologique, poétique et matérielle proche de la culture populaire de par son caractère anecdotique et esthétique.

En bref, l'envie est le sentiment de désir pour quelque chose que l'on n'a pas et que l'on voudrait pour soi. J'ai donc choisi d'aborder l'envie comme concept universel mais positif, en le magnifiant par une installation ludique où le motif d'herbe, faisant référence à un dicton populaire, est répété par différents matériaux dans un espace donné.

L'avarice

*Le travail est un effort, une souffrance, une fatigue.
La richesse, un luxe et un repos.
« L'argent ne fait pas le bonheur », dit-on,
et c'est bien clair puisque rien ne le fait.
Mais quel luxe pourtant que la paresse,
et quel plaisir que le luxe!
(Comte-Sponville in Spire. P. 24.)*

Si l'envie peut s'appliquer à toute chose, toute vertu ou toute personne, il n'en est pas

⁴⁰ Mouvement artistique des années 1960-70 caractérisé par l'utilisation d'objets et de symboles de consommation et de la culture populaire.

⁴¹ Groupe de designers inspirés du Pop art et de la production industrielle des années 1950, ayant œuvré en Italie dans les années 1980 et dont les travaux sont caractérisés par l'utilisation des plastiques et la grande charge ornementale composée de motifs multicolores.

ainsi pour l'avarice qui est exclusivement liée à l'argent. Le *Catéchisme populaire* en dit :

l'avare est celui qui recherche avec excès l'argent et les biens de ce monde (...). L'avarice se trahit quand on n'est jamais content, quelque fortune que l'on possède; elle est comme un tonneau sans fond qui reste toujours vide, malgré l'eau qu'on y verse; (...) On n'appelle pas avare celui-là seulement qui s'empare du bien d'autrui, mais aussi celui qui retient le sien propre avec avidité. (...) L'avare est un idolâtre dont le Dieu est l'argent; c'est à cette idole qu'il consacre tous ses soins et ses pensées, tous ses désirs et ses efforts, la sueur de son front, et même son âme et son éternité. (...) L'avare met sa félicité à voir, à toucher, à compter son argent (...) L'avare est mécontent, vicieux, incrédule, cruel envers lui-même et envers le prochain. (...) L'avare perd la paix du cœur, car il vit dans une crainte continuelle de perdre ses biens. (...) L'avare devient cruel envers lui-même. Il ne s'accorde rien, mais vit souvent au milieu des plus grandes privations; (...) l'avare manque de tout au milieu de ses richesses. (...) L'avare (...) ne veut recevoir de ses semblables que du profit.⁴²

L'avare ne souffre d'aucune culpabilité tant il est préoccupé par son vice et enlisé dans sa manie de l'épargne. Pour ceux qui ne connaissent point l'avarice, l'absence totale de scrupules des avaricieux et leur facilité à justifier tous leurs manques à la charité est scandaleuse. En fait, tous sauf les avares, s'entendent pour dire de l'avarice qu'elle est bien vilaine et fait mauvaise figure, mais pour celui qui le pratique bien, c'est-à-dire avec hypocrisie et intelligence, il se métamorphose en discipline de l'économie. Être économe, c'est s'engager sur le chemin du repos, du luxe et du bonheur.

Il est impossible de parler d'avarice sans parler de son objet : l'argent. Antoine Spire brosse un portrait phénoménologique de l'argent dans un recueil de textes intitulé *L'argent : pour une réhabilitation morale*. Il y écrit :

⁴² Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Pages 394-395.

*L'argent est élément de construction, moyen d'investir, moyen de développement, moyen d'aider la vie à se reproduire. Si l'argent peut être cause de violence, source de corruption et de désagrégation morale, il peut aussi participer d'une fonction médiatrice apaisante et pacificatrice. L'argent peut fermer le cœur de celui qui le possède et voilà le riche possédé par l'argent. Il peut, au contraire, ouvrir sur le monde son détenteur qui, non seulement, jouit du luxe sans arrière-pensées, mais affirme son souci d'en faire partager le plaisir à d'autres.*⁴³

*Qu'il s'agisse de la consommation ou de l'investissement, du jeu ou de la thésaurisation, l'argent est une passion. (...) l'argent fait l'objet des fantasmes les plus fous. L'argent ne s'aime pas seulement pour les possibilités qu'il ouvre(...), mais aussi pour lui-même, pour cette brillance particulière qu'il témoigne de sa nature d'équivalent général. En tant que tel, l'argent est bien souvent appréhendé comme une clef du bien-être, une antichambre du pouvoir, un moyen de considération sociale. Mais le moyen se fait même fin et, pour beaucoup, avoir de l'argent, c'est « être » tout simplement.*⁴⁴

Dans ce même ouvrage, Comte-Sponville écrit très justement dans un texte intitulé *La passion de consommer* :

(...) tout ce qui peut s'acheter a un prix, et tout ce qui a un prix peut s'acheter...Comment n'aimerait-on pas l'argent? Il faudrait n'aimer rien, puisque l'argent mène à tout. (...) Mais qui pourrait s'en passer? Un propriétaire sommeille en tout homme que l'argent réveille. L'argent est un instrument d'échange, mais on ne peut échanger que ce qu'on a contre ce qu'on n'a pas : l'échange suppose la possession, puisqu'il la déplace. C'est ainsi qu'il lui reste soumis. Aussi n'est-ce pas l'échange qu'on aime dans l'argent, mais la possession elle-même. C'est ce qu'illustre l'avare, à qui la possession suffit. (...) l'échange tend à la possession, non la possession à l'échange.

Mais pourquoi veut-on posséder? Parce qu'on veut jouir, parce que la possession est une jouissance, parfois, et parce que toute jouissance surtout, ou presque toute jouissance, suppose une possession. (...) L'homme veut posséder parce qu'il veut jouir : il veut posséder parce qu'il veut consommer. La passion de consommer n'échappe donc pas au jeu ordinaire du désir. Il s'agit

⁴³ Spire, A. *L'argent : pour une réhabilitation morale*. Page 17.

⁴⁴ Idem. Page 21.

*toujours de jouir le plus possible et de souffrir le moins possible : la consommation n'est qu'une occurrence parmi d'autres principes de plaisir.*⁴⁵

Je suis ambivalente par rapport à l'avarice. Si j'aimerais parfois pouvoir faire preuve de plus de discipline économique, de plus d'égoïsme, en d'autres circonstances, je me sens coupable d'être égoïste ou je me surprends à ronger mon frein contre ceux qui se montrent chiches. J'aimerais économiser pour ma retraite, pour voyager, pour m'acheter une maison, pour être en sécurité. Paradoxalement, j'aimerais pouvoir faire quelque chose pour aider les plus démunis de ce monde et ne pas être autant attachée à mon petit confort. J'aimerais plonger ma main dans la poche des riches pour mieux répartir, mais j'aimerais aussi pouvoir disposer d'autant d'argent qu'eux. J'aimerais sermonner ceux qui se défilent à payer, mais j'aimerais parfois passer mon tour sur l'addition.

« *L'avarice est le péché de l'homme* »⁴⁶ c'est bien vrai! Les femmes sont plus généreuses que les hommes, du moins celles que je connais. Si les hommes semblent tellement meilleurs en matière de gestion financière, c'est qu'ils sont souvent plus avarés, plus égoïstes, plus préoccupés par l'économie (soit la sécurité, soit le pouvoir que procure l'argent) que par la vie elle-même. Le monde est peuplé de Séraphin Poudrier⁴⁷ qui attendent en comptant leurs écus le moment idéal pour se procurer une BMW et un complet Armani avant de prendre la route des États-Unis avec un cigare entre les dents et une

⁴⁵ Comte-Sponville in Spire, A. *L'argent pour une réhabilitation morale*. Pages 22-23.

⁴⁶ Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Page 402.

⁴⁷ Personnage de la télésérie québécoise « Les belles histoires des pays d'en-haut » connu pour son avarice. Au Québec, on qualifie souvent les avarés de « séraphins ».

Marilyn sur la banquette arrière. Mais qui saurait leur en vouloir sans les envier d'avoir su penser à eux-mêmes pour enfin en arriver là...

Pour l'avarice, je propose des crochets parfaitement moulés à la forme d'une main de femme (la mienne) à l'index tendu, une main qui demande, qui commande, qui retient. (Voir photographie à la page 67) Avec cette série d'objets qui simulent le mouvement d'un appel de l'index, je veux faire réfléchir sur l'égoïsme matériel, sur celui qui permet d'accéder à de meilleures conditions pour soi lorsqu'il est bien dosé, mais aussi à celui qui sape inutilement la vie et le plaisir lorsqu'il est sans scrupule comme celui de l'avare.

Pour cette œuvre de facture très représentative, j'utiliserai un matériau de piètre qualité et emprunterai à la fascination intemporelle des artistes pour les reproductions du corps humain comptant ainsi offrir un mirage de la réalité proche de la sculpture antique quant à la qualité de la représentation.

Cette fausse réalité, dans ce qu'elle a de plus kitsch, fait également référence aux goûts et aux habitudes de consommation de ce qu'on qualifie de « masse » de par la piètre qualité des objets, de leur forme ornementale juxtaposée à un élément qui se veut avant tout fonctionnel, ce qui mène l'objet vers un changement de statut du purement fonctionnel vers le plutôt décoratif, caractéristique commune du goût des « masses » pour ce qu'elle trouve « beau ».

Les mains seront réalisées en matériau composite patiné à la manière du marbre blanc. Elles seront ancrées (parfaitement alignées pour simuler le mouvement de l'index) à une plaque ornementale en bois qui pourra être fixée au mur à la hauteur d'une paterne.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'argent est donc la clé qui donne l'accès infini à tous les biens possibles et même au dépassement des limites du corps en ce qui concerne la jouissance. Cette perspective ne crée donc qu'une fine marge entre l'avarice, qui porte à accumuler ce bien quasi-sacré pour le seul plaisir de l'accumuler dans le mirage de tout ce dont il est synonyme, et l'épargne qui est une activité préventive pour enfin accéder au luxe que l'argent peut procurer. Mon œuvre agira comme un aide-mémoire, déclencheur d'une réflexion pour l'épargne ou contre l'avarice.

La paresse

*La nuit a la douceur des amours qui commencent,
L'air est rempli de songes et de métamorphoses;
Couchée dans l'herbe pure des divines prairies
Lasse et ses beaux yeux bleus déjà presque endormis,
La vie offre ses lèvres aux baisers du silence.*

(Gourmont. *Divertissements. Le Soir.* in Lapaque. *Paresse.* P. 59.)

Je débiterai cette section avec une citation du même texte de Comte-Sponville auquel j'ai fait référence dans la section précédente :

Le travail est un effort, une souffrance, une fatigue. La richesse, un luxe et un repos. « L'argent ne fait pas le bonheur », dit-on, et c'est bien clair puisque rien ne le fait. Mais quel luxe pourtant que la paresse, et quel plaisir que le luxe! (...) En effet, l'un des buts ultimes de tous nos efforts en cette vie, c'est celui d'atteindre le droit à la paresse.⁴⁸

Vue à travers la loupe morale, on dit de l'oisiveté qu'elle est « *fainéantise, fuite du travail, de l'occupation.* On dit proverbialement que l'oisiveté est la mère de tous les vices,

⁴⁸ Comte-Sponville in Spire A. *L'argent : pour une réhabilitation morale.* Page 24.

pour dire que ceux qui ne sont point occupés ne songent qu'à se plonger en toutes sortes de débauche. »⁴⁹

Puisqu'il faut ici définir la paresse, j'emprunterai les définitions de Furetière (compilées dans l'ouvrage de Jean-Luc Hennig) et du *Catéchisme populaire*.

La paresse est l'un des sept péchés capitaux qui est la cause des péchés d'omission chez les chrétiens. Elle est aussi un vice moral, une nonchalance, une fainéantise, une délicatesse qui empêche de faire son devoir ou de vaquer à ses affaires. La paresse est le vice des honnêtes gens, ou plutôt des voluptueux.⁵⁰

On est paresseux, quand on recule devant tout effort qui contribue à notre bien temporel ou éternel. La paresse se manifeste comme oisiveté, horreur du travail, quand on ne veut rien faire, ou qu'on ne veut même pas remplir ses devoirs d'état. Le paresseux remet son travail à plus tard et ne cherche que les jouissances sensuelles. Le paresseux veut et ne veut pas; il voudrait bien avoir les récompenses, mais sans rien faire : il recule dès qu'il s'agit de se faire violence; pour ouvrir les portes aux démons, il expose à mille dangers sa fortune, son honneur, sa santé, etc.⁵¹

Le *Catéchisme populaire* veut que « la paresse mène à tous les vices, à la misère en ce monde et à la damnation éternelle ». Il explique en affirmant que « le corps qui se corrompt par la paresse devient le siège de tous les penchants ». De la même manière, « la paresse conduit à la misère en ce monde; elle fait tomber dans la pauvreté; elle est la mère de l'indigence, la racine du désespoir ».⁵²

Comme le fait remarquer François Girard dans le catalogue de son exposition :

Les traditions bouddhique et chrétienne ont des visions diamétralement opposées de la paresse. Dans le bouddhisme, il n'y a pas de nirvana possible sans la contemplation, l'inactivité, le retrait de l'action, donc la paresse. Tous

⁴⁹ Furetière. *Les péchés capitaux*. Page 127.

⁵⁰ Idem. Pages 127-128.

⁵¹ Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Page 405.

⁵² Idem. Page 405

*les principes d'élévation bouddhiques reposent sur une forme de paresse, alors que les enseignements chrétiens en font la mère de tous les vices*⁵³.

Son constat est le suivant : « *La paresse, c'est un péché qui se définit par rapport au temps* ». Dans le christianisme « *rien n'est plus précieux que le temps* »; dans la vie profane, « *le temps c'est de l'argent* », la paresse y devient un péché contre l'éthique capitaliste du travail.⁵⁴

Cela nous mène à la thèse de Paul Lafargue, disciple de Marx. Il expose ainsi dans son pamphlet *Le Droit à la paresse* une réalité qui, malgré qu'elle ait été décrite au début du siècle dernier, demeure toujours aussi actuelle :

*Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture.*⁵⁵

Lafargue poursuit son exposé en proposant l'abandon de la culpabilité morale et l'action économique, sociale et politique en faveur d'une paresse volontaire :

*Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles soient, pour éternelles qu'elles paraissent, s'évanouiront (...) quand le prolétariat dira : « Je le veux ». Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre-penseuse; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les Droits de la paresse, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phtisiques Droits de l'homme, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et bombancer le reste de la journée et de la nuit.*⁵⁶

⁵³ Girard, F. *La Paresse*. Page 14.

⁵⁴ Idem. Page 13.

⁵⁵ Lafargue. *Le droit à la paresse*. Page 121.

⁵⁶ Idem. Pages 132-133.

Lafargue affirme que la paresse engendre les sentiments de fierté et d'indépendance. Selon lui, et je suis entièrement d'accord là-dessus, « *le travail ne deviendra jamais un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant de l'organisme humain.* »⁵⁷ Cela nous ramène à la réflexion de François Girard sur le sujet : « *la paresse est une récompense, le fantasme des travailleurs les plus obstinés. Il y a un aspect paradisiaque dans la paresse et c'est un peu ce qui, au départ, nous attire.* »⁵⁸

Pour moi, la paresse est définitivement un luxe : le luxe de ne rien faire ou plutôt de ne pas faire grand chose, et surtout rien d'utile. Adopter toutes les positions plus ou moins horizontales jusqu'à ce que le corps ne les supporte plus, se laisser emporter tantôt par le sommeil, tantôt par la rêverie, voilà l'essentiel de l'activité paresseuse. Je la nomme activité, puisque au-delà des apparences, « *cette forme d'oisiveté (qui) se dérobe à l'inutile et (qui) permet de retrouver les régions profondes de l'âme.* »⁵⁹

Ces deux extraits de l' *Éloge de la paresse* du chanoine Jacques Leclercq sont en ce sens particulièrement inspirants pour moi :

Oui, la paix, le silence, et ne pas être pressé. Le livre dont on lit une page et qu'on laisse retomber pour écouter la chanson intérieure, et la toile devant laquelle on s'arrête, on s'assied, et on oublie d'aller plus loin. Et le paysage, notre mer du Nord glauque, nos grands ciels de pays plat qui mangent tout le paysage, et nos panoramas aux plateaux des Ardennes avec leurs fonds de vapeur bleue, tout cela qui se saisit en nous et nous imprègne lentement, et tout se dilate, c'est comme notre être qui s'étend. Mais ce n'est pas seulement cela qu'il y a en nous; cela monte, cela chante, cela se dilate, cela envahit, et on est pris, tous les rêves d'infini, toutes les nostalgies de pureté, toutes les aspirations à ce je ne sais quoi de total et de plein, de parfait, d'absolu, au

⁵⁷ Lafargue. *Le droit à la paresse*. Page 133.

⁵⁸ Girard, F. *La Paresse*. Page 11.

⁵⁹ Leclercq, J. *Éloge de la paresse*. Page 16.

*Tout, à l'Ineffable qui défie le mot et la pensée, et qui est cependant le vrai tréfonds de l'homme, et qui, seul vaut de vivre...*⁶⁰

*(...) essayons d'être ici, un tout petit instant, comme si rien d'autre n'existait, comme si soudain, il n'y avait plus de temps et que, dans l'immobilité de la minute, l'éternel se faisait en nous. Et suspendons, non notre respiration comme le veulent les yoguins, mais tous ces états troubles, tout le tumulte, (...)*⁶¹

La paresse me séduit. Cette œuvre en sera donc une de paresseuse. Je n'inventerai rien puisque le meilleur instrument de la paresse existe déjà; je me contenterai de le magnifier pour créer un lieu de paresse. Je propose donc comme objet un simple coussin : un coussin assez gros pour se vautrer au sol, assez doux pour y poser la joue. Un coussin scintillant comme le ciel d'une nuit étoilée, tableau de l'instant où le rêve et la torpeur sont permis. J'emprunte aux prospères et frénétiques années 1980 une esthétique de modernisme ornementé de paillettes à la mode des discothèques, pour la transformer en calme immobilité, voire en méditation. Mon coussin sera placé au centre d'une chambre vide et obscure, éclairée par un seul projecteur dirigé sur une boule miroir qui tourne lentement, créant ainsi un univers d'étoiles filantes, une nuit de perséides où il est permis de faire des vœux. (Voir photographies à la page 68)

Je connais déjà ce coussin : il appartient à ma chambre d'adolescente; je ne fais que le recréer dans un autre espace-temps. Il est ma porte de retour vers cette adolescence à l'écart du monde et nonchalante pendant laquelle j'ai passé des jours entiers à rêver à l'amour, à la beauté, à mes idoles, aux plaisirs de la veille, à tous les possibles de la vie qui s'ouvrent devant moi. Je propose à qui le voudra de partager mon expérience de cette

⁶⁰ Leclercq, J. *Éloge de la paresse*. Pages 27-28.

⁶¹ Idem. Pages 32-33.

adolescence, devenue irritante à mon esprit adulte qui ne se reconnaît plus le droit de prendre le temps de rêver, le droit à la paresse.

En résumé, je propose donc une chambre et un coussin dans une nuit étoilée pour créer un lieu propice aux songes que la paresse permet. Cette paresse qui, malgré qu'on tente de la stigmatiser, imprègne l'esprit des travailleurs comme un rêve omniprésent. Cette paresse qui constitue en fait une activité nécessaire à la réflexion et à la régénération.

La gourmandise

*Manger est un des rares plaisirs qui dure,
un plaisir étalé et la gourmandise est autant dans
ce plaisir que dans son attente ou dans le souvenir.*
(N'Diaye. P. 13-14.)

De la paresse qui est indulgence par rapport à l'action, je glisse vers une autre forme d'indulgence corporelle, alimentaire celle-là : la gourmandise.

« Il y a peu de choses qui sont plus centrales à nos vies que la nourriture. En effet, dans une courte liste des universalités humaines, c'est une nécessité que nous pouvons tous éprouver à peu près n'importe quand, jour ou nuit, du berceau à la tombe. »⁶²

Pour définir le péché de gourmandise, je me contenterai de celle que fournit le *Catéchisme populaire*. Ne répondant point au nom de gourmandise dans cet ouvrage, on y définit ce péché comme le vice de l'intempérance dans le boire et le manger. On dit qu'on est intempérant, *« quand on mange ou boit plus qu'il n'est nécessaire, et que dans ses*

⁶² Pearlman, C. *The International Design Magazine*, septembre/octobre 1998. Page 47.
(Traduction libre de l'auteur)

*repas, on est avide et délicat. L'intempérance est donc de plusieurs sortes : gourmandise, ivrognerie, voracité, friandise. À ce péché se rapporte l'amour des choses délicates ».*⁶³

Grégoire le Grand, dans ses *Morales sur Job* écrits vers la fin du VI^e siècle, relève cinq façons de succomber à la gourmandise : devancer le moment du besoin, chercher des mets raffinés, désirer une préparation soignée, excéder la mesure, éprouver une ardeur avide de manger.

En lisant les définitions de Furetière, je remarque que le terme « friandise » et ses dérivés correspondent davantage à ma définition de la gourmandise :

Friandise : Passion que l'on a pour les viandes délicates ou de bon goût.

Friandise se dit aussi de toutes les choses qu'on mange pour le plaisir seulement et non pour se nourrir : à l'égard des uns, ce sont des sucreries, des pâtisseries : à l'égard des autres, des cervelas, des jambons, des ramequins.

*Friand : Qui aime les morceaux délicats et bien assaisonnés. Il se dit tant des personnes que du goût et de la chose goûtée.*⁶⁴

Quand je pense à la gourmandise, je pense au plaisir de la texture des aliments dans ma bouche, à la jouissance gustative, à la plénitude liée au sentiment de satiété, au bonheur de la petite récompense qu'on s'accorde volontiers... Quand je pense à la gourmandise, je pense aux aliments sucrés, à trop manger, à me laisser aller. La gourmandise est une passion coupable, surtout quand on est une femme.

Ayant maintenant défini la gourmandise, reste à en commenter l'objet : la nourriture. Fruit de la nature pris tel quel ou transformé en véritable oeuvre d'un art dit culinaire, la

⁶³ Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Page 397.

⁶⁴ Furetière. *Les péchés capitaux*. Page 51.

nourriture est essentielle et superflue, concept et sensation, fantasme et jouissance. Elle ravit tant la papille que la pupille et la paroi nasale. Elle donne du rouge aux joues, de la larme à l'œil, de la sueur au front, du murmure de jouissance, du picotement dans les doigts, des gargouillements dans les entrailles, des frissons dans le dos...

L'homme de lettres Michel Jeanneret, dans son texte *La gourmandise sous haute surveillance*, se réfère en ces termes au *Gorgias* de Platon pour décrire l'art culinaire et ses « méfaits » :

*Quant à la cuisine, dit Platon dans le Gorgias, c'est un art du mensonge; comme la rhétorique, elle déguise la réalité des choses, elle altère des denrées naturelles, flatte les sens et abuse le corps. Philosophie grecque et éthique chrétienne s'accordent ainsi pour entretenir une riche tradition de lieux communs sur l'impérialisme de l'estomac, l'atonie intellectuelle des gloutons, le scandale des banquets. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, la gourmandise émousse l'esprit et induit en tentation, la fumée des casseroles obscurcit la raison...*⁶⁵

La gourmandise est donc synonyme de relation avec la nourriture. Dans la société actuelle, construite par l'image médiatique où une esthétique de maigreur inhumaine (pour les femmes) et de musculature surhumaine (pour les hommes) règne en paradoxe avec la sédentarisation et la solitude, la gourmandise est vraiment le plus capital des péchés. Dans un tel contexte, la relation avec la nourriture ne peut en être une que de tyrannie et de déchirement puisque le monde appartient aux minces et aux musclés. La nourriture, symbole de l'affection maternelle, de l'abondance matérielle, source de plaisir primal, devient ma bête noire dans une quête d'un corps affamé mais resplendissant de santé.

⁶⁵ Jeanneret in N'Diaye, C. *La gourmandise : délices d'un péché*. Page 141.

Comme je l'ai déjà abordé dans un chapitre précédent (voir « L'orgueil »), le modèle féminin actuel est une construction médiatique. La « top modèle », icône de notre ère ne mange pas; le porte-étendard de la beauté, de la santé, de la perfection au féminin est une enfant de quatorze ans sous alimentée dont le grimage est si perfectionné qu'il ne se laisse qu'à peine deviner.

Comme la majorité des femmes, j'entretiens un rapport de contrôle malsain avec la nourriture, et c'est à ce rapport de contrôle, ou plutôt à la perte (ou à l'abandon) de ce contrôle que je ferai référence avec cette œuvre.

À ce sujet, Bourque dit, dans son ouvrage *À dix kilos du bonheur* :

Comme les pertes de contrôle face à la nourriture sont souvent déclenchées par une émotion comme la colère ou le chagrin, les personnes qui les vivent ont tendance à résumer leur expérience en disant qu'elles « mangent leurs émotions », c'est-à-dire qu'elles mangent plutôt que de ressentir et d'exprimer leurs émotions : encore une fois, le discours qu'elles emploient n'est pas une pure création de leur esprit; elles l'ont découvert à travers les multiples théories qui peuplent les revues et magazines féminins et qui cherchent à expliquer pourquoi les femmes n'arrivent pas à correspondre aux normes qui leur sont imposées.⁶⁶

Elle poursuit :

Combien de femmes, désespérées parce qu'elles ne parviennent jamais à perdre ces 10 kg qui les empêchent de correspondre aux rachitiques standards de beauté actuels, cherchent ainsi avec acharnement à découvrir les motifs inconscients qui les poussent vers le gâteau au chocolat. Rarement leur viendra-t-il à l'idée que le principal motif qui pousse les gens à manger des pâtisseries, c'est le goût extraordinaire de ces jolies choses onctueuses; (...)⁶⁷

Ainsi, Bourque propose le constat suivant qui vient rejoindre la source théologique du

⁶⁶ Bourque, D. *À dix kilos du bonheur*. Page 167.

⁶⁷ Idem. Page 175.

Ainsi, Bourque propose le constat suivant qui vient rejoindre la source théologique du thème de la gourmandise :

Le plaisir de manger a tout simplement remplacé le plaisir sexuel en tant qu'objet de stigmatisation; ainsi, alors qu'en général on estime que l'abstinence sexuelle exigée par certains groupes religieux est contre-nature, on semble trouver normal que des êtres humains passent la plus grande partie de leur vie à se priver de manger.⁶⁸

Mon désir de promouvoir la gourmandise m'amène à réfléchir pour un positionnement de la nourriture sur le terrain du kitsch. La nourriture kitsch serait une nourriture qui n'en est pas une. Une nourriture qui fait office d'autre chose. La crème glacée est selon moi la nourriture « affective » d'un grand nombre de femmes nord-américaines, une nourriture cliché. Beaucoup de femmes jettent leur dévolu sur un carton de crème glacée pour remplacer le support, l'affection, l'amour... Non, la nourriture ne remplace pas l'affection; l'âme sœur ne se trouve pas dans le réfrigérateur et encore moins au fond d'un carton de crème glacée. Mais le plaisir de manger, comme toute autre forme de plaisir, a des vertus thérapeutiques. Au lieu de contribuer aveuglément à la destruction des femmes en faisant la promotion de la maigreur-santé, la médecine actuelle aurait intérêt à considérer cet énoncé de Brillat-Savarin avant d'engager les « malades » sur les voies de la privation, de la pharmacie ou de la chirurgie :

Le médecin rationnel ne doit jamais perdre de vue la tendance naturelle de nos penchants, sans oublier que si les sensations douloureuses sont funestes par leur nature, celles qui sont agréables disposent à la santé. On a vu un peu de vin, une cuillère de café, quelques gouttes de liqueur rappeler le sourire sur les faces les plus hippocratiques.⁶⁹

⁶⁸ Idem. Page 75.

⁶⁹ Brillat-Savarin in Lapaque, S. *Gourmandise*. Page 24.

Pour la gourmandise, je propose donc un objet complice de la gourmandise pour la nourriture affective : une cuillère à crème glacée. Non pas une cuillère comme il en existe déjà pour transférer la crème glacée du contenant à un bol, mais une cuillère pour dévorer le carton entier, jusqu'au fond, à petites bouchées. La cuillère est élancée et toute en courbes, aussi sensuelle que le plaisir de manger, et elle est ornementée à son extrémité d'un cœur qui fait référence à la dimension affective de l'aliment auquel elle est destinée. (Voir photographie à la page 69)

La cuillère fait la navette, du contenant à la bouche, pour les aliments solides et liquides. Douce et sensuellement organique, elle glisse sur les lèvres et la langue, comme la crème glacée. L'une des stratégies amaigrissantes consiste à utiliser des petits couverts pour se nourrir, question d'entretenir l'illusion de manger normalement tout en se sous-alimentant. Ma cuillère aussi est petite, mais au contraire, elle fait l'éloge de la dégustation et du plaisir de manger, de mettre cette froide, onctueuse et délicieuse substance dans notre bouche et de s'amuser à l'expérimenter, tantôt en l'avalant tout rond, tantôt en la laissant fondre entre la langue et le palais, tantôt en léchant la cuillère.

Qu'on s'en souviennne, la réalisation du bien-être, donc du bonheur, tient de l'équilibre.

*L'ascèse, la mortification, la comptabilité du régime qui finit tôt ou tard par céder devant notre amour des bonnes choses. Ce balancement du désir tient à ce que nous sommes à la fois esprit et corps. Union que nous avons beaucoup de mal à penser et que la gourmandise nous rappelle.*⁷⁰

Bref, la gourmandise est un péché en terme théologique, mais elle l'est encore davantage au niveau social, et ce principalement pour les femmes à qui une diète

⁷⁰ N'Diaye, C. *La gourmandise : délices d'un péché*. Page 15.

perpétuelle est imposée afin de correspondre aux modèles proposés par les médias. En guise de protestation, j'ai donc créé un outil de gourmandise, soit une cuillère qui permet de déguster un carton entier de crème glacée. J'ai choisi la crème glacée parce qu'elle est une friandise sucrée (le type que je préfère), mais aussi parce qu'elle est, selon la croyance populaire, la nourriture « affective » préférée des femmes en désarroi.

La luxure

*L'homme, n'est pas réductible au travail,
ni à la raison, il y a en lui une dimension symbolique,
un besoin de poésie, de rêve, de loisir, d'amour.
C'est cet homme là que la sexualité crée, recrée.*
(Durand. P. 45.)

Après la gourmandise, je terminerai le septenaire des péchés capitaux par un autre péché du corps : la luxure, aussi connue sous le nom d'impureté. On dit de celui qui pèche par la luxure qu'il est impudique.

L'impudique est celui, qui dans ses pensées, ses paroles et ses actions, blesse l'innocence. (...) L'impudique ressemble à l'animal immonde qui, entre un lit de roses et une flaque de boue, choisit de se vautrer, il préfère les joies coupables à la félicité du paradis. (...) L'impureté devient ordinairement publique; elle aime la solitude et se cache, mais elle est comme un feu qui couve et qui se trahit par la fumée et une mauvaise odeur.⁷¹

Les impudiques tombent en d'innombrables vices et folies (...) Le péché qui te promet du plaisir est un poison emmiellé. (...) La luxure est un filet du démon, d'où les hommes une fois pris ne peuvent plus sortir. (...) L'impudicité cause une soif brûlante (une conscience inquiète) qui fait périr. L'impudique perd aussi la santé corporelle. Tout autre péché est en dehors du corps; l'impudique pèche contre son propre corps, c'est-à-dire que l'impureté souille le corps plus que tout autre péché, parce qu'elle le soumet à un honteux esclavage.⁷²

⁷¹ Spirago, F. *Catéchisme populaire*. Page 402.

⁷² Idem. Page 403.

Il serait difficile de parler de la luxure en évitant de parler de la sexualité. Pourtant, les textes du *Catéchisme populaire* concernant le péché de luxure réussissent admirablement bien à contourner le sujet, et même le mot, à grande force de métaphores. Cela indique à quel point tout ce qui entoure la sexualité est tabou dans la doctrine religieuse catholique.

Le psychanalyste français Angelo Louis-Marie Hesnard, dans *La sexologie*, définit la sexualité de la façon suivante :

*L'ensemble des faits biologiques (botaniques, zoologiques ou humains, anatomiques et morphologiques, physiologiques, psychologiques, etc.), en rapport avec la génération et les processus préparatoires de la génération, et considérés non seulement en dehors de l'individu (dans la fécondation, par exemple), mais principalement dans l'individu lui-même.*⁷³

La doctrine chrétienne propose deux principes de morale conjugale en ce qui concerne les pratiques sexuelles:

L'union de l'homme et de la femme est essentiellement sacrée. Elle ne peut donc être comme chez les animaux, une union fortuite et passagère, mais une union fondée sur la libre volonté des individus, se consacrant l'un à l'autre, d'une manière définitive et indissoluble, leurs forces corporelles et spirituelles.

*Cette union a pour but essentiel et primordial la procréation des enfants, et par conséquent la conservation et la propagation du genre humain. (...) La morale exige donc que soient condamnés, comme entachés d'une grave immoralité, la pollution solitaire, l'onanisme, l'emploi de tout procédé ayant pour but d'empêcher la nature de produire son fruit naturel.*⁷⁴

Je considère que l'ensemble des définitions de nature scientifiques ou morales sont réductionnistes puisqu'elles ignorent la dimension affective de notre sexualité qui contribue

⁷³ Hesnard, A. *La sexologie*. Page 5.

⁷⁴ Viollet, J. *Éducation de la pureté et du sentiment*. Pages 18-19.

largement à la distinguer de la sexualité animale. Les notions de plaisir, d'ouverture, de créativité et d'échange liées à l'activité sexuelle humaine sont absentes de ces définitions. Il importe donc d'apporter des précisions puisque ce sont justement à celles-ci que je m'intéresse plus particulièrement.

En ce sens, je retiendrai donc la proposition faite par le sexologue Guy Durand dans son ouvrage traitant de l'éthique sexuelle :

La sexualité se manifeste alors que l'être humain n'est pas un être clos sur lui-même, fermé, mais un être relationnel, un être-pour-autrui. Non seulement la sexualité est ouverture, mais elle s'avère aussi communication et communion à autrui. Le corps est un langage : l'attitude, les geste, le baiser, la caresse, l'étreinte expriment des sentiments, des émotions, des valeurs et permettent de communiquer avec quelqu'un. La sexualité se fait appel, échange, dialogue, parole : langage symbolique qui peut atteindre des profondeurs mystérieuses, mais qui est moins perceptible à la raison qu'à l'intuition et à la sympathie. (...) C'est la sexualité qui donne aux relations humaines cette chaleur, cette tendresse, ces harmoniques qui font vraiment un monde humain et non un monde hostile et dur. (...)⁷⁵

La doctrine du péché de luxure contrarie ainsi la nature dans l'une de ses manifestations les plus humaines et les plus créatrices. De plus, en associant la sexualité à un péché qualifié d'« impureté », l'Église catholique lui confère un caractère insalubre.

Le concept de pureté, omniprésent dans toutes les religions, a contribué à donner le premier cadre culturel aux sociétés dans le but d'atteindre l'objectif de définir les places et rôles de chacun et de chaque chose dans un système d'ensemble. Comme l'explique Jean-Claude Kaufmann dans son ouvrage sur la sociologie de l'entretien ménager :

⁷⁵ Durand, G. *Éthique de la rencontre sexuelle*. Pages 44-45.

L'homme pur est celui qui respecte les règles et évite les contacts prohibés; l'animal ou la chose pure sont ceux qui sont à leur place et peuvent être introduits dans une classification sans ambiguïté; le rite de pureté cristallise une idée de l'ordre social. (...) Dans la plupart des civilisations anciennes, le lavage est davantage une purification, un acte religieux de rédemption et de classement, un rituel réparateur après des contacts prohibés, qu'un geste d'hygiène. (...) Les contacts les plus étroits sont les plus risqués : là où s'écoulent les fluides humains, le sang, la salive, le sperme; là où les orifices du corps sont pénétrés, la sexualité, l'alimentation.⁷⁶

Ainsi, la présence du concept de pureté fait partie de l'idée de « société » et on peut croire que la religion catholique n'a que participé à catégoriser l'ordre social de la sexualité en l'associant à la pureté.

Cette « impureté » touche davantage les femmes, puisque comme le note Jean Viollet dans son guide d'*Éducation de la pureté et du sentiment* :

Après avoir ruiné le sentiment moral chez les jeunes gens, elle tend à faire de la femme l'esclave de l'homme et l'instrument de ses plaisirs. Ce qui n'empêche pas qu'après avoir invité l'homme à séduire la femme, elle condamne sans rémission les faiblesses de celle-ci. Ce qui est glorieux pour l'un devient infâme pour l'autre, si bien que l'on ne sait plus ce qu'on doit condamner davantage, de la cruauté ou de l'hypocrisie d'une pareille attitude⁷⁷

La polarisation des rôles dans l'activité sexuelle est diamétralement opposée au niveau social de manière à ce que ce soit à la femme qu'incombe l'instauration et le maintien de la pureté. Elle est la gardienne de la pureté sexuelle comme de la pureté domestique : elle est d'abord vertueuse créature virginale, puis reine du foyer et ciment du couple, et il en est encore ainsi de nos jours, malgré la révolution sexuelle des années 1970. Si un homme peut toujours se vanter de sa longue liste de conquêtes et de la qualité de ses

⁷⁶ Kaufmann, J.C. *Le coeur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Page 14.

⁷⁷ Viollet, J. *Éducation de la pureté et du sentiment*. Page 13.

Si un homme peut toujours se vanter de sa longue liste de conquêtes et de la qualité de ses expériences, la femme est encore prisonnière des deux stéréotypes, vierge et putain, qui subsistent toujours et forcent les femmes à demeurer discrètes quant à leur activité sexuelle. La « vierge » trouvera avec le temps un cœur fidèle et la « putain » collectionnera les amants et les histoires déchirantes; les temps changent mais se ressemblent malheureusement...

L'interdiction, la dégradation et le rejet de la sexualité a marqué l'histoire de l'humanité au cours des siècles derniers, et plus encore l'histoire des femmes qui se sont trouvées amoindries, honteuses et coupables de leurs fonctions et de leurs besoins sexuels dans les diverses sociétés dominées par les hommes. Puisque j'ai été éduquée au Québec dans un milieu fortement influencé par la religion catholique, l'influence de la position de l'Église à l'égard de la sexualité a largement imprégné mon éducation sexuelle. Je dirais que l'idée de la sexualité interdite pèse toujours lourd dans la balance, malgré le fait que je n'adhère pas à la doctrine; cela implique donc que de tous les péchés traités ici, c'est le seul qui subsiste en moi, d'une manière très insidieuse certes, mais indéniable.

Pour les besoins de ma création, permettez-moi de faire ici un lien entre la vie ménagère et la vie sexuelle, puisque les deux sont ponctuées par des normes et des habitudes, des évidences intériorisées et des obligations externes. J'emprunte ici les propos du sociologue Jean-Claude Kaufmann dans son ouvrage sur l'action ménagère pour effectuer une analogie entre sexualité et entretien ménager :

Les manipulations peuvent déclencher le petit cinéma merveilleux, douce nostalgie rêveuse : la tête se remplit de belles images. D'autres gestes procurent un plaisir différent, au contraire en la vidant. (...) Les mouvements

*du corps, l'unité profonde du Soi autour du geste, l'abandon de soi dans le geste, noient l'esprit agité, poseur de questions : la charge mentale diminue, jusqu'à la sérénité reposante. (...) Le plaisir de l'unification concrète autour du geste, l'oubli du Soi pensant dans le corps action, procède de cette communion intime, de la victoire contre les forces de la dissociation. De la communion entre les profondeurs intimes et les objets environnants : corps, esprit et choses, tout ne fait qu'un autour du geste, pivot de l'unité réalisée.*⁷⁸

Comme la plupart des rencontres sexuelles ont lieu dans la chambre à coucher , comme les problèmes de couple se discutent sur l'oreiller, je prendrai donc le lit comme lieu de création. Je propose donc ici une literie immaculée qui célèbre la beauté et la pureté de la sexualité. Une literie de vérité toute en transparence, qui dévoile sans vulgarité. Une literie de bandages qui panse les blessures du-corps et du cœur. Une literie qui récupère et assemble les morceaux épars de la vie quotidienne. Une literie qui célèbre la diversité des expériences par la diversité des matériaux qu'elle offre. Une literie presque lumineuse et inhabituelle qui invite à la création perpétuelle du monde et à la volupté. (voir photographies à la page 70)

Dans cet esprit, j'ai choisi de présenter des pièces cousues à la main qui parlent de la tradition artisanale de travail des femmes autour du lit, construction amoureuse du nid de la vie sexuelle : le bordage et le pressage des draps, le tissage des catalognes, la fabrication des courtepointes et des édredons. Autant d'objets qui contribuent, de par leur caractère artisanal, à soustraire le lit de la société de consommation, pour l'inscrire dans un mode plus humain et plus affectif. Par un travail de couture patient, presque méditatif, je souhaite proposer une réflexion sur le lent et délicat processus de construction de la relation de

⁷⁸ Kaufmann, J.C. *Le coeur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Page 108.

couple, ainsi que sur le rôle de la sexualité dans l'atteinte d'une communion plus profonde entre les êtres humains.

Pour poursuivre dans l'idée d'une analogie entre le travail artisanal et la sexualité, j'aurai recours à une stratégie moderniste, l'utilisation systématique « nettoyante » du blanc, de l'absence de couleurs, donc de référent, pour faire table rase sur l'histoire et sur ses tabous qui participent à déformer ma propre sexualité. Par la forme et la facture artisanales, je demeure cependant dans le langage kitsch et l'art populaire, renouvelant ainsi une tradition ancienne que j'emprunte à mes aïeules, pour faire l'éloge de la sexualité féminine..

Ainsi, à travers un travail de fabrication méditatif, j'ai construit une embuscade au dernier de mes péchés capitaux, la luxure. De ce qu'on m'a enseigné de son impureté, de ses tabous, de l'outrage qu'elle perpètre à mon corps et de ce qu'elle n'est qu'un instinct animal, je fais un grand ménage pour ne plus en voir que beauté, créativité, pureté et communion avec autrui.

V

À LA RECHERCHE DU PARADIS TERRESTRE : CONCLUSION

J'avais choisi de m'inspirer des sept péchés capitaux de manière plutôt instinctive au départ. La justification est venue plus tard, comme c'est souvent le cas pour la plupart des choix que je fais en art. Le péché, équivalent de la faute, donc du mal, dans la Foi religieuse catholique, n'existe que dans le schème de la culpabilité. À partir de cette notion, mon interprétation personnelle des sept péchés capitaux a dérivé vers un septenaire des plaisirs interdits, que j'ai tenté de « purifier » de leur dimension culpabilisante et maléfique. Archétypes des pulsions humaines, les sept péchés capitaux constituaient des thèmes riches pour une recherche que je voulais avant tout voir converger vers la création d'œuvres accessibles à un large public. D'une méthode de création plutôt instinctive, pour ne pas dire naïve, qui caractérisait mes œuvres « à saveur kitsch », ce projet de recherche m'a vite imposé un travail théorique très important dont on ne retrouve que de légères traces. Côté tant de matière théorique pour produire des œuvres accessibles s'est révélé un exercice étourdissant. Bien que cette recherche ait été extrêmement enrichissante sur un plan personnel, je ne crois pas que mes œuvres en aient bénéficié. J'avoue que j'en suis heureuse puisqu'il aurait été déplorable que la « fraîcheur » et la « simplicité apparente » de mes créations disparaissent au prix d'une quête intellectuelle. J'aurais ainsi complètement passé à côté de mon objectif.

De ce qui était au départ une quête liée à ma démarche artistique personnelle et aux thèmes qui la nourrissent, ce projet m'a lentement conduit à un questionnement sur l'insertion de mes préoccupations dans le « système de l'art contemporain ».

À l'issue de ce travail de recherche-création, je réalise à quel point le besoin de créer des fondements théoriques préalables à ma création s'est immisc   dans mon processus en réaction aux symptômes d'un certain manque de confiance en mon œuvre. Mon désir de créer un art accessible pour la masse, les choix esthétiques qui en découlent, ma discipline qui se situe toujours en marge de la pratique artistique reconnue, le cadre institutionnel dans lequel ce projet a évolué, voilà autant de difficultés à surmonter pour une jeune artiste qui veut voir son travail reconnu par ses pairs et apprécié par un jury. Ne serait-ce que pour me distancier par rapport à l'influence de ce que je qualifierai ici comme « la clique de l'art contemporain québécois » et de l'art en institution, l'expérience en valait largement le coup.

Alors qu'au départ je souhaitais créer des objets et les mettre en scène, la relation entre objet et mise en scène est devenue beaucoup plus étroite pour certains thèmes (paresse et envie) où l'oeuvre est une installation dont les objets ne sont que des composantes. Quant au choix de présenter mon travail dans un milieu résidentiel, je crois qu'il s'est imposé de lui-même. D'ailleurs, dès le premier exercice de mise en place des objets dans un tel espace, tous se sont insérés naturellement, comme les pièces d'un casse-tête.    partir de là, l'idée de systématiquement mettre en scène chaque objet est devenue superflue puisque le lieu constituait une mise en scène en tant que tel. Le jeu de la mise en scène a seulement d   être ponctué de détails liés à l'éclairage et à la signalétique.

L'amélioration de la qualité plastique de mon travail constituait aussi un objectif de départ de ce projet.    cet égard, j'estime que ce projet m'a permis de réaliser un grand pas puisque mes œuvres atteignent un standard de qualité supérieur à tout ce que j'ai pu

produire jusqu'à présent. Évidemment, il y a toujours place à l'amélioration, surtout lorsqu'il est question de mise en forme.

Où s'en va ma démarche maintenant que l'aventure est terminée? Il m'apparaît clairement qu'une préoccupation féministe s'insère maintenant dans mon travail. J'ai d'ailleurs été fortement attirée par des ouvrages et des citations de cette nature tout au long du processus d'écriture de ce mémoire. J'ai cependant dû me contraindre à m'abstenir de m'y aventurer puisque la concision est de mise pour cet ouvrage.

Les thèmes des sept péchés capitaux que j'avais choisis d'explorer pour cette recherche se sont révélés extrêmement riches, mais également complexes. Les avenues de création étaient nombreuses pour chacun et les choix furent difficiles dans certains cas. Quoiqu'il en soit, cette recherche m'a conduite dans de nouveaux sentiers que j'aurai peut-être le loisir de revisiter pour de futurs projets.

Ma recherche sur le concept de péché m'a conduite à réfléchir sur les principes de culpabilité et d'indulgence, de désir et de plaisir qui sont à mon sens intimement liés. Comme j'ai pu m'en rendre compte assez rapidement, le plaisir est insaisissable et plus on tente de le fixer, plus il devient fuyant. Ce constat m'oblige désormais à m'interroger sur la pertinence de créer des « objets de plaisir » et sur la possibilité de faire perdurer le plaisir par mes créations.

Enfin, mon intérêt à produire de l'art contemporain qui s'adresse à un public élargi à travers des objets quotidiens et des codes esthétiques kitsch demeure quant à lui aussi vif qu'à l'origine du projet. Je crois que cette piste de travail mérite davantage de réflexion et d'expérimentation. Il appert donc que ma pratique artistique se poursuivra en ce sens.

Je constate cependant qu'au fil de ce projet, ma préoccupation pour la fonction, caractéristique qui distingue la pratique du design de la pratique artistique, s'est estompée graduellement au profit d'une pratique plus sculpturale ou installative liée à l'objet quotidien. La présence d'une fonction dans mes créations a toujours constitué pour moi une base rassurante, un antidote au syndrome de la toile blanche. À l'origine du projet, la nécessaire présence de la fonction me permettait d'entamer le processus de création grâce à un cheminement logique où une fonction devait correspondre à un péché. À mesure que le projet avançait, le traitement de certains péchés (l'avarice et l'envie notamment) qui ne permettaient pas une association aussi simple m'a obligée à aborder le processus différemment. Cette exploration d'une nouvelle façon de faire, et les résultats qu'elle m'a permis d'atteindre, me mènent à envisager une nouvelle orientation de ma pratique artistique où la fonction n'occuperait plus pour moi qu'un petit espace à l'intérieur d'une grille de signifiants beaucoup plus large et davantage habitée par l'esthétique et la sensation. Ainsi est-il possible de croire qu'hors du signifiant point de salut pour la fonction dans ma création. Est-ce que la designer en moi résistera à la tentation de l'art « inutile »? Là est maintenant ma plus grande question...

Bibliographie

I. Ouvrages de référence et essais :

Bellenger, A.J. *Court traité de la colère et de la peur*. Édouard Aubanel éditeur, France 1960. 138 pages.

Bourque, Danielle. *À 10 kilos du bonheur*. Les éditions de l'homme, Canada, 1991. 232 pages.

Bühler, Pierre. *Le problème du mal et la doctrine du péché*. Labor et Fides, Nouvelle Série Théologique, Genève, 1976. 91 pages.

Comte-Sponville, André. *La passion de consommer in Spire, Antoine. L'argent : pour une réhabilitation morale*. Éditions Autrement, Paris, 1992. Pages 22 à 28.

Durand, Guy. *Éthique de la rencontre sexuelle*. Éditions Fides, Montréal, 1971. 192 pages.

Furetière, A. *Les péchés capitaux* présentés par Jean-Luc Hennig. Zulma, France, 1997. 128 pages.

Hesnard, A. *La sexologie*. Payot, Paris, 1959. Pages 5-6.

Jankélévitch, Vladimir. *Traité des vertus. Le sérieux de l'intention*. Tome 1

Bordas/Mouton, Paris 1968. 275 pages.

Jeanneret, Michel. *La gourmandise sous haute surveillance* in N'Diaye, Catherine. *La gourmandise : délices d'un péché*. Éditions Autrement, Paris, 1993. Pages 140 à 147.

Kaufmann, Jean-Claude. *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Édition Nathan, Paris, 1997. 234 pages.

Klein, Mélanie. *Envie et grâces et autres essais*. Éditions Gallimard, France, 1968. Pages 1 à 93.

Lafargue, Paul. *Le droit à la paresse*. François Maspero éditeur, Paris, 1976. 153 pages.

Lapaque, Sébastien. *Les sept péchés capitaux : Gourmandise* (anthologie). Libro, France, 2000. 94 pages.

Lapaque, Sébastien. *Les sept péchés capitaux : Colère* (anthologie). Libro, France, 2000. 124 pages.

Lapaque, Sébastien. *Les sept péchés capitaux : Paresse* (anthologie). Libro, France, 2000. 93 pages.

Lapaque, Sébastien. *Les sept péchés capitaux : Envie* (anthologie). Libro, France, 2000. 126 pages.

Lapaque, Sébastien. *Les sept péchés capitaux : Orgueil* (anthologie). Libro, France, 2000. 125 pages.

Leclercq, Jacques. *Éloge de la paresse*. Casterman, Belgique, 1963. 182 pages.

LeGrand, Éva (dir.). *Séductions du kitsch : roman, art et culture*, XYZ éditeur, Montréal, 1996. 184 pages.

Marliangeas, Bernard D. *Culpabilité, péché, pardon*. Édition du Cerf, collection dossiers libres, Paris, 1982. 133 pages.

Moles, Abraham. *Le kitsch ou l'art du bonheur*, Denoël-Gonthier, Paris, 1971. 247 pages.

N'Diaye, Catherine. *La gourmandise : délices d'un péché*. Éditions Autrement, Paris, 1993. 184 pages.

Novalis traduit et présenté par Geneviève Bianquis. *Grains de pollen* in *Petits écrits*, Éditions Montaigne, Paris, 1947. Pages 31-33.

Rabouin, David. *Le désir*, Flammarion, Paris, 1997. 245 pages.

Spirago, François. *Catéchisme populaire*. Édition Apostolicum, Montréal, 1950. Pages 378 à 406.

Spire, Antoine. *L'argent : pour une réhabilitation morale*. Éditions Autrement, Paris, 1992. 203 pages.

Viollet, Jean. *Éducation de la pureté et du sentiment*. Éditions familiales de France, Paris, 1925. 208 pages.

II. Périodiques et magazines :

Bender, Michelle. *Happy ever after. Turn your dream life into reality*. In *Cosmopolitan*, March 2001, issue 333, Australia. Pages 122-125.

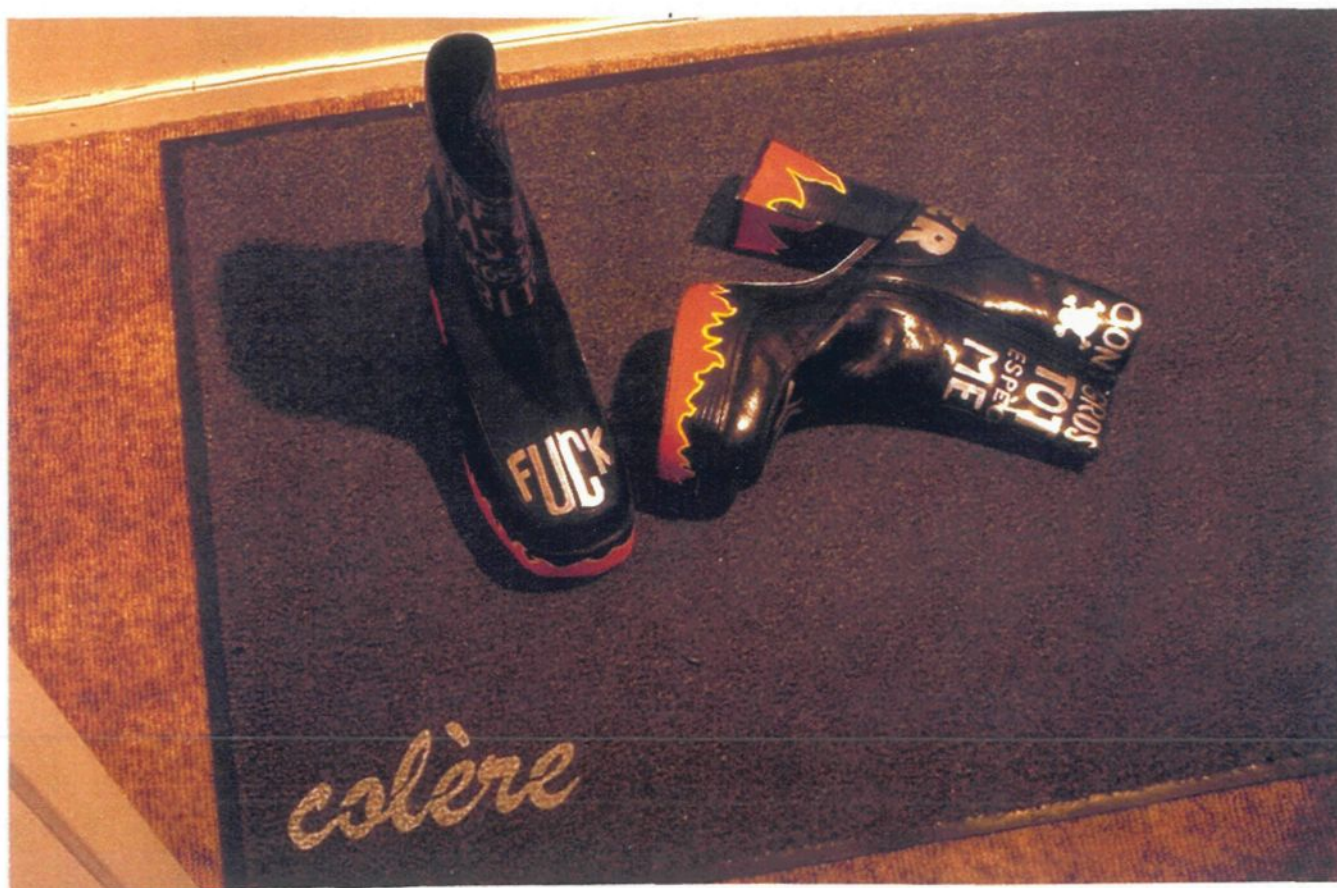
Girard, François. *La Paresse*. Catalogue d'exposition publié par le Musée d'art contemporain de Montréal, 1999. 23 pages.

Pearlman, Chee. « Food for thoughts » in *I.D. The International Design Magazine*, volume 45, numéro 6, septembre/octobre, New York, 1998. Page 47.

Annexe

PHOTOGRAPHIES DE L'EXPOSITION

La colère



Bottes de vinyle noir du commerce (pointure 10 pour femmes)
resemelée de feuilles d'aluminium rivetées
et ornementées à la main à la peinture acrylique d'artisanat.
Mise en scène dans la penderie de l'entrée.

L'orgueil



Miroir amincissant

Miroir 0,7 cm d'épaisseur X 120 cm de haut X 60 cm de large,
collé sur un panneau de particule de bois pour le rendre horizontalement concave à 0,5 cm
Bordure de marabout violet sur quatre côtés et de 26 plumes de paons sur l'arête supérieure.
Installé au fond du couloir.

L'envie



Installation au salon

2 bancs de panneaux de bois marouflés de transferts reprographiques vernis
et coiffés d'une assise en mousse recouverte de velours rouge

Petit banc : 20 cm X 20 cm X 47 cm. Gros banc : 40 cm X 40 cm X 75 cm

Tirage reprographique au laser d'une photographie couleur originale,
laminé sur panneau de bois. Format : 76cm X 48cm

Tapis de recouvrement extérieur imitation de gazon,
entièrement fabriqué de matière plastique.

Dimensions : 280 cm X 280 cm

L'avarice



Paterre murale

Trois mains format réel moulées en plâtre et polymères, et patinées à l'acrylique, fixées sur une plaque de bois vernies et colorée à l'acrylique.

Dimensions : 79 cm de long X 19 cm de hauteur X 16 cm de profondeur

Fixé au mur salon, près de la porte d'entrée.

La paresse



Installation d'ambiance dans une chambre.

Coussin de fourrure synthétique noire et argent, bourré de mousse de polyester.

Dimensions : 65 cm X 65 cm X 18 cm

Boule miroir de 25 cm de diamètre, actionnée par un moteur électrique.

La gourmandise

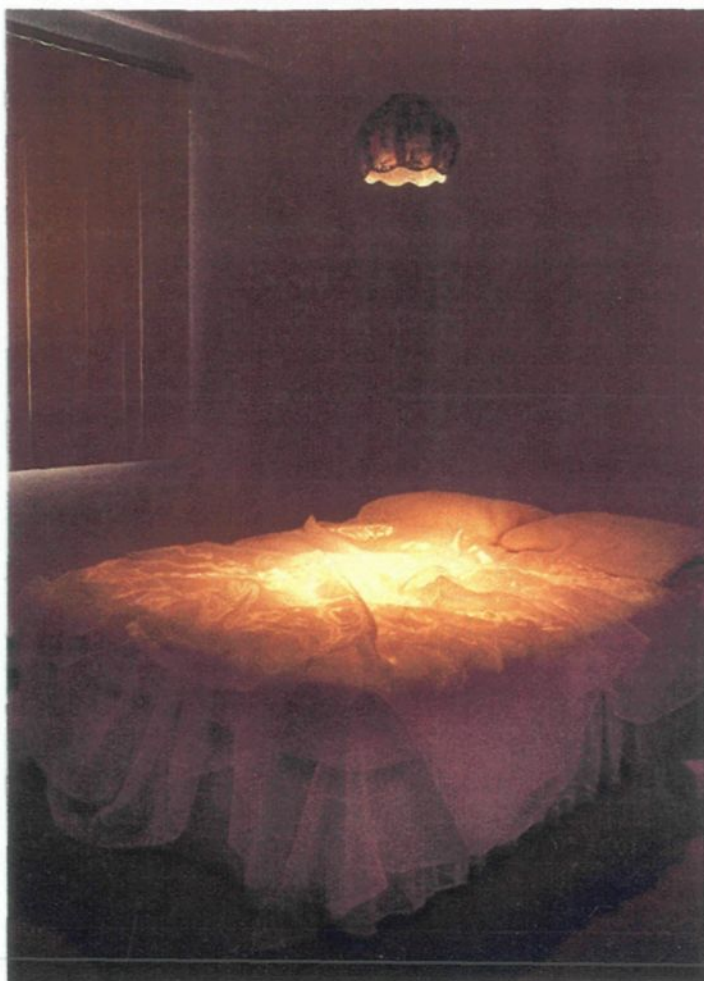


Cuillère à crème glacée
Moulage d'aluminium
Longueur : 34 cm Diamètre variant de 0,7 cm à 3 cm



Mise en scène au coin repas

La luxure



Literie 7 pièces pour lit double standard :
jupe de lit fabriquée à l'aide de 13 jupons en polyester et dentelle blanc;
drap contour 50% coton 50% polyester blanc du commerce;
drap surdimensionné de voile de polyester blanc bordé à la main;
drap de coton fromage constitué par l'assemblage de 3 bandes de 60 cm X 150 cm;
édredon d'organdi blanc opalescent composé de 12 carrés de 50 cm X 50 cm ;
deux taies d'oreiller en fourrure synthétique blanche.
Mise en scène dans la chambre à coucher